

LA GUERRE SCIENTIFIQUE

SIXIÈME ANNÉE. — N° 1719.

LE NUMÉRO QUOTIDIEN : 10 CENT. — ÉTRANGER : 20 CENT.

Samedi 31 juillet 1915.

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 16 de chaque mois)
France: Un An: 35 fr. - 6 Mois: 18 fr. - 3 Mois: 10 fr.
Étranger: Un An: 70 fr. - 6 Mois: 36 fr. - 3 Mois: 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » (NAPOLEON).

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
à L'ADMINISTRATEUR d'Excelsior
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS

LA CITÉ DES CANONS



La fabrication de l'artillerie a pris en France une extension considérable. Nous consacrons notre second numéro de la « Guerre Scientifique » à cette branche essentielle de la Défense nationale. Voici d'abord une vue des puissants hauts fourneaux des Etablissements Schneider, au Creusot, où le fer, élément primordial du canon, est extrait du minerai.

Ayuntamiento de Madrid

LA GUERRE SCIENTIFIQUE

Page 3 : Le plan de guerre d'Edison, curieux article de l'illustre inventeur.

NOTRE SUPPLEMENT : Le bluff allemand, par M. Henneguy, de l'Institut. — Il faut vacciner tous nos soldats contre le choléra. — Comment on fabrique un canon (photos et texte).

BULLETIN DES INVENTIONS

NOS LEADERS

L'ANNIVERSAIRE

« Sous la balle qui ricoche
Et sous l'obus meurtrier,
J'ai cueilli, au nez du Boche,
Cette branche de laurier ;

« Près d'une tranchée, en Flandre
J'ai ramassé dans le sang
Ce jonc dont le vert si tendre
Fait un lien résistant ;

« C'est sur le bord d'une route
Boueuse, au pays d'Artois,
Non loin d'un poste d'écoute,
Que j'ai pris entre mes doigts

« Cette fleur, qui n'est pas rare,
Mais qui, pourtant, fait si bien
Près de celle-là que pare
Un reflet aérien ;

« Cette autre a fleuri dans l'Oise,
Et celle-ci, que voilà,
Est une fleur champenoise
Des champs que le Hun foula ;

« Auprès d'elle, vois encore
Cette autre, d'un ton si frais,
Que l'Argonne fit éclore
Dans l'air pur de ses forêts ;

« Sœurs de Lorraine et d'Alsace,
Ces deux-là n'ont qu'un seul cœur,
Ma main qui les entrelace
Les caresse avec douceur.

« De toutes ces fleurs, ô France,
J'ai composé un bouquet
Que parfume l'espérance,
Fier, héroïque et coquet ;

« Pardon, si ma main le serre
Un peu trop, mais que veux-tu,
C'est le grand anniversaire
Où tous les cœurs ont battu !

« Et ce bouquet de victoire,
Poussé de ton sol sanglant,
Ce bouquet aux fleurs de gloire,
Ce bouquet bleu, rouge et blanc,

« C'est la gerbe de revanche
Que tes fils mobilisés
T'offrent dans l'affiche blanche
Où deux drapeaux sont croisés ! »

HENRI DE RÉGNIER,
de l'Académie française.

L'ambassadeur d'Angleterre à Madrid
va mieux

MADRID. — L'ambassadeur britannique a passé une nuit tranquille. L'état général s'est amélioré. Le blessé entrera bientôt en convalescence, sauf des complications improbables. Le malade est l'objet de démonstrations de sympathie générales.

En attendant...

EUX ET NOUS

... C'est un enfant de quinze ans et demi. Les Allemands ont gardé huit mois dans un camp de concentration, en Bavière, ce dangereux adversaire : huit mois d'épouvante, dit-il, quand ils daignèrent lui rendre la liberté ; et de ce bel adolescent ils ont fait un malade, peut-être à jamais condamné.

On l'a conduit en Bretagne dans l'espoir que l'air de la mer et des bois rétablirait sa santé. Le voici tentant sa première promenade, sous les yeux de son père, dans une verdoyante et romantique forêt. Auprès d'une agréable maison forestière et d'un pittoresque carrefour, il tombe sur un camp de prisonniers boches.

Les prisonniers boches sont roses, gros et gras. On dirait des écoliers en vacances, ils fument, ils jouent aux cartes. L'autorité des territoriaux qui les surveillent est indulgente et paternelle. Et la fille du garde forestier, accompagnée d'un grade français, frappe tout à coup dans ses mains, les assemble en un groupe sympathique — et les photographie !

Le pauvre enfant rêve et s'étonne. Il songe aux barbaries sadiques de ses bourreaux, au « poteau » qui faisait le plus bel ornement du camp, où, huit mois, il fut supplicié ; il sait enfin que tous les internés du camp de Ohrdruf, en Saxe-Gotha, viennent d'être envoyés aux marais de Soltan, où ils agonisent dans la boue et la fièvre. Et pourquoi ce traitement ? Parce que les Allemands se plaignent qu'on ait transféré au Maroc un certain nombre des prisonniers que nous leur avons faits.

Quand ils nous ont déclaré la guerre, c'était justement pour nous ravir ce même Maroc et en faire une colonie de peuplement !

Il n'y a donc qu'une chose à faire. Ne retirons pas un seul des prisonniers allemands transportés au Maroc ; mais rendons moins souriante la situation de ceux que nous gardons en France. Nos champs ont jauni, la récolte sera belle : que tous nos captifs soient employés aux travaux de la moisson et de la vendange. Qu'ils servent du moins à quelque chose ! Ce ne seront même pas des représailles, mais de l'« organisation ».

Pierre Mille.

UN AVION BRITANNIQUE
descend un appareil ennemi

LONDRES. — Communiqué du maréchal French : Les opérations de mines se sont poursuivies activement des deux côtés ces derniers jours avec, par intervalles, des engagements d'artillerie sans attaques d'infanterie.

Les Allemands ont fait exploser trois mines dans la région de Saint-Eloy et une dans la région de Givenchy. Une seule a causé des dégâts, et ces dégâts ont été faibles.

Le 26 juillet, nous avons fait exploser une mine au nord de Zwarteleem, qui a détruit vingt yards de parapets allemands.

Le 26 juillet, un aéroplane britannique a abattu un appareil allemand qui est tombé dans nos lignes, près de Zillebeke.

L'HUMOUR ET LA GUERRE



LE PIÈGE RUSSE

— Devant moi aussi ils se repliaient toujours davantage... et j'avancais... Puis un tour...
(Ruy Blas.)

Echos

HEURES INOUBLIABLES

31 JUILLET 1914. — Ce n'est qu'un immense bruit d'armes sur l'Europe qui prend toute l'apparence d'un formidable camp retranché. L'Allemagne est déclarée en état de « menace militaire ». En fait, elle mobilise généralement, malgré l'hypocrite démenti de son ministre à Paris, La Hollande, la Belgique appellent leurs citoyens aux armes. La Roumanie rappelle tous ses officiers, la Russie ses réservistes, l'Autriche toutes ses forces de guerre : « Allons-y, puisqu'il le faut, et frappons fort ; la France peut compter sur son alliée », disent les journaux anglais. L'Italie fait savoir qu'en cas de conflit elle reste neutre. Paris, la France montrent une ferveur, une foi admirable. Jaurès est frappé par un fou. L'« abominable attentat » est fêtré par le gouvernement. On assure que déjà des cavaliers allemands ont pénétré sur notre territoire...

Une signature.

Des rumeurs indéterminées circulent. On dit que, séduite par la cession d'un lopin de terre, la Bulgarie aurait aliéné sa liberté d'action ? Ce n'est pas possible. Le tsar Ferdinand aurait signé un arrangement qui, pour quelques hectares octroyés, lui interdirait d'avoir jamais un plus grand rêve. Qui croirait cela ? Il suffit de regarder cette signature pour comprendre qu'un homme capable d'aussi savants parades n'est point de ceux à qui

l'on fait accepter sans contrôle des ruses cousues de fil blanc. Expert en psychologie, subtil, malaisé à saisir, sachant l'art de feindre et le devinant aisément chez autrui, Ferdinand de Bulgarie est l'un des plus avisés « avocats » de la diplomatie contemporaine. S'il avait accepté les menottes germaniques en échange du petit avantage offert par les Turcs, il aurait fait mentir les arabesques de son paraphe.

L'amitié de Genève.

Genève est une ville tout à fait francophile. Partout des marques de sympathie pour les Français ! On y vend des cigares « Joffre » et « Poincaré » (avec les portraits sur la boîte). Aux devantures des libraires, des volumes relatifs à l'avenir de notre pays. Au Kursaal, la Marseillaise, que tout le monde écoute debout. Au cinéma, des films avec des scènes de la vie du poilu. Chaque fois, on réclame un bis. Constatations réconfortantes et qui montrent combien Genève s'intéresse à notre victoire.

Une tonne par homme.

Pour chaque homme tué à la guerre, le calcul — ce précieux informateur — nous assure qu'il faut dépenser une tonne de projectiles. C'est au général allemand Rohne, qui est, dit-on, bon mathématicien, que nous devons cette lumière. Il a établi ses chiffres sur le nombre des victimes de la guerre à la bataille de Kiao-Tchéou, et, antérieurement, sur le total des morts tombés à Port-Arthur.

Pour ne considérer que cette dernière statistique, il y eut 1.475 Russes tués, officiers et hommes, et 1.204 Japonais. Ceux-ci tirèrent 10.150 coups de canon et 4.000.000 de cartouches, alors que les Russes brûlèrent 736.000 cartouches et tirèrent 7.780 coups de canon. L'artillerie causa 18 0/0 des pertes et le fusil 82 0/0. Il fallut 105 boulets ou 214 cartouches pour tuer un Japonais et 151 boulets ou 3.330 cartouches pour tuer un Russe. En tenant compte du poids des projectiles, le statisticien arrive à démontrer qu'il fallut une tonne de fer pour abattre un homme. Oui, mais s'il revisait ses calculs en ce qui concerne les fronts d'Europe...

L'embusqué.

En province :
Un suisse d'église, tout de rouge vêtu, épée au côté, portant haute canne et hallebarde, se rend, seul et pressé, à un enterrement.

Sur une place, il croise un Marocain convalescent qui l'aborde sans autre forme de procès :

— Ben vrai ! pour un embusqué, t'es bien armé !... Et, se reculant de trois pas, comme pour mieux l'admirer :

— Au feu !... feignant...
Il l'avait pris pour un officier supérieur.

Pour nous-mêmes.

Le maire d'une petite ville française (taisons la région) a fait, samedi soir, la déclaration suivante à son conseil municipal, en constatant — et en s'en réjouissant — qu'enfin la ville, qui est charmante et d'un calme pourtant bien fait pour apaiser les nerfs, a pu, malgré la guerre, achever la construction d'un asile d'aliénés :

— Oui, messieurs, exposa triomphalement le bon édile. Jusqu'alors, nous envoyions nos fous à ..., à dix lieues d'ici, mais cela n'était pas pratique. Je suis donc heureux de vous déclarer officiellement que, dans huit jours à peine, seront terminés les travaux de l'asile que nous avons fait construire ici même... et pour nous-mêmes !

LE VEILLEUR.

LE PLAN DE GUERRE D'EDISON

EN TRENTE JOURS

**les Etats-Unis peuvent organiser
une armée plus efficace
que l'armée allemande**

M. Edward Marshall a publié, dans la Magazine Section du New York Times, l'interview ci-après de Thomas A. Edison.

Le grand inventeur a examiné les relations des Etats-Unis avec les nations en guerre et la possibilité qu'ils soient un jour pris dans le conflit. Il est un être de combat et de volonté, comme sa carrière le montre, mais il n'est pas militariste. Il pense que notre nation américaine doit être invincible, et il a trouvé un plan pour la rendre invulnérable aux attaques les plus violentes, sans surcharger pour cela les finances.

Voici ses déclarations, qui nous semblent particulièrement originales :

La guerre a déjà montré plusieurs choses : la première, c'est qu'elle est inefficace, ce que nous savons déjà. Elle a montré aussi qu'un effort qui submerge les individualités est inefficace. Une préparation militaire trop poussée, non seulement n'a servi en rien à l'Allemagne, mais l'a relativement gênée. Elle était plus que prête, elle avait un doigt tremblant sur la gâchette de son fusil : le coup partit ! C'est une attaque d'hystérie causée par un surentraînement militaire qui a déchaîné la guerre.

Aucune machine de destruction ou de défense ne peut être si puissante que l'ingéniosité d'hommes désespérés ne puisse improviser quelque chose qui la domine.

Les gros canons allemands, dont le secret avait été si bien gardé, furent la grande surprise des premières semaines. Le sursaut passionné de la France et su les contrebalancer avant qu'il fût trop tard.

La guerre a montré l'inutilité des grandes armées permanentes.

Les Etats-Unis connaîtront un jour la guerre, et ils sauront bien s'en tirer ! Nous avons toujours accompli des choses nouvelles, ou bien des choses anciennes d'une façon nouvelle, qui étaient meilleures que tout ce que l'Europe avait fait précédemment. Pourquoi suivrions-nous son exemple en matière militaire ? Nous devons trouver un plan de préparation militaire qui soit parfaitement approprié à nous-mêmes.

Laissons nos hommes dans leurs ateliers et dans leurs usines, mais ayons toujours deux millions de fusils prêts et bien graissés. Ayons des ateliers outillés pour fournir cent mille fusils par jour, du plus parfait modèle. N'ayons pas d'avance d'immenses stocks de munitions qui vieillissent, mais ayons des usines toutes prêtes à produire, chaque mois, mille tonnes des plus puissants explosifs. Ayons constamment prêtes à marcher de grosses machines à creuser des tranchées. Ayons un noyau de cent mille soldats permanents, pas plus. Il suffira, étendu le long de nos côtes, et combattant derrière une vingtaine, une cinquantaine de lignes de tranchées successives, pour soutenir les premiers chocs. Ayons surtout, et c'est là l'essentiel, une troupe de vingt-cinq mille instructeurs, choisis avec le plus grand soin (avec un soin égal à celui que j'ai pour choisir les contremaîtres de mes usines), qui seront capables d'instruire rapidement l'immense quantité de volontaires qui affluerait au lendemain de la déclaration de guerre.

L'Américain est courageux, athlétique : c'est une magnifique matière première pour former des soldats. Ne devenons pas une nation militarisée, mais ayons la possibilité de créer rapidement un immense pouvoir militaire, selon le dernier mot de la science militaire, avec une dépense réduite.

La guerre moderne est encore plus une question de matériel que d'hommes, mais la plupart des machines guerrières sont simples, comparées à celles de l'industrie. Ayons des arsenaux capables de fabriquer des masses de gros canons du dernier modèle. Ayons le recensement de tous les ateliers et des usines capables de fabriquer pour nous des outils, des machines, des aéroplanes, des équipements ; ne maintenons pas d'hommes inemployés à ce travail en temps de paix, mais qu'ils soient prêts, au premier signal, à rejoindre leur poste de guerre.

Les chemins de fer seront encore longtemps le moyen de transport le plus pratique pour la grosse artillerie et les munitions ; mais, pour le transport des troupes, les automobiles sont un moyen autrement souple. Nous pourrions facilement réunir 200.000 automobiles, et, sur notre réseau de routes, qui s'améliore constamment, elles pourront, en une seule nuit, transporter un million d'hommes à des distances de deux cents kilomètres. Quant à nos défenses et à nos canons de côtes, ils devraient être égaux ou supérieurs à ce qui se fait de mieux dans le monde. Des sous-marins, des mines marines, nous devons en avoir en surabondance.

La guerre de tranchées conviendra admirablement à notre tempérament national. Les premières lignes peuvent être construites à la pioche, comme le font généralement les Européens ; mais les lignes suivantes, et nous pourrions en faire un nombre illimité, devront être faites rapidement par les ma-

chines spéciales dont j'ai parlé tout à l'heure. La valeur de la simple tranchée est une révélation de la guerre actuelle.

L'Europe a fait une immense et terrible expérience pour nous instruire ; elle nous a montré qu'en trente jours nous pourrions organiser une armée plus efficace que l'armée allemande, avec des hommes qui n'auraient qu'une préparation rudimentaire.

Même nos instructeurs et nos officiers ne doivent pas être séparés de la vie civile et doivent prendre part, avec des alternatives, à la vie industrielle et commerciale de la nation. Ils doivent rester au courant de tout, comme des citoyens complets.

Notre gouvernement doit entretenir un immense établissement militaire « modèle » de recherches,



EDISON

sous le contrôle commun des autorités militaires, navales et civiles. Et, dans ce centre, on devra développer, sans relâche, les études pour la grosse artillerie, les explosifs délicats et toutes les techniques de la guerre. Les connaissances recueillies dans ces laboratoires seraient appliquées du jour au lendemain, sur une immense échelle, dès que la guerre éclaterait. Et tout ce que nous produirions serait du dernier modèle.

Beaucoup de canons que l'Allemagne avait faits d'avance sont inférieurs à ceux que l'Angleterre produit actuellement. Nous ne devons pas négliger les outillages essentiels des télégraphes et des téléphones. Notre but doit être qu'aucune nation pouvant nous attaquer ne soit outillée d'une façon supérieure à celle que nous pourrions improviser en peu de temps.

Nous savons maintenant comment il faut faire la guerre ; hier, nous ne le savions pas. L'Europe ne le savait pas non plus.

Thomas A. Edison.

UN HOMMAGE ALLEMAND aux qualités du soldat français

ZURICH. — Dans le Tag, de Berlin, le docteur Delius rend hommage aux qualités du soldat français :

« Le soldat français, dit-il, a une supériorité manifeste sur les autres soldats. Il sent qu'il est citoyen de son pays au lieu d'être une machine obéissant aveuglément à la discipline. Il comprend les devoirs que son rang de citoyen lui impose pour la défense de son pays. C'est de ce patriotisme conscient que les Français tirent leur force de résistance, leur détermination obstinée de vaincre. Ce patriotisme leur aurait permis de soutenir des épreuves bien plus grandes encore que celles qu'ils ont subies. »

DES AVIONS! encore DES AVIONS!

**Les avions de bombardement doivent
opérer en escadres et non en
escadrilles.**

Après avoir décuplé la catégorie des avions de chasse, qui ne doivent plus être considérés comme des appareils de virtuose seulement, mais qui écraseront leur proie sous le nombre, il convient de faire subir la même augmentation aux avions de bombardement. On ne peut mieux comparer ces deux sortes d'aéroplanes qu'aux pur-sang du Grand Prix avec les chevaux de trait. Ceux-là fringants, fragiles, alertes, souples et nerveux, sont des animaux de luxe confiés à des jockeys émérites, mais ils sont l'objet de soins continuels. Ceux-ci, au contraire, puissants, robustes, endurants, solides et musclés peuvent être montés par des cavaliers ordinaires et ignorent la défaillance. Tels sont les avions de chasse, tels sont les avions de bombardement.

Au début de la guerre, les biplans qui s'en allaient projeter des obus, des bombes et des fléchettes, opéraient isolément. La promesse était belle, l'effet relatif. Puis, ce furent trois, quatre appareils partant dans la même journée vers un objectif désigné. Les victimes étaient nombreuses, certes, mais le devoir des avions de bombardement consiste moins à tuer beaucoup de soldats, sauf s'il s'agit d'un rassemblement important prêt à l'attaque, qu'à détruire les ouvrages d'art, les ponts, les voies ferrées, les convois de ravitaillement, les usines, les batteries. Puis, sous l'impulsion des chefs remarquables qui dirigent l'aviation au ministère et au grand quartier général, nous arrivons alors à la création de groupes de bombardement opérant ensemble. Ce ne sont plus deux, trois bombes qui sont projetées du ciel, ce sont 100, 200 ou 300 obus qui s'effondrent presque en même temps. Plus d'échantillons, mais des tonnes d'explosifs. C'est ainsi que 18 appareils attaquèrent Ludwigshafen, 29 le quartier général du kronprinz, à Stenay, 23 Carlsruhe. Au sujet de cette dernière ville, citée si paisible et si pacifique au dire des Allemands, rappelons que nos aviateurs firent sauter une usine de produits chimiques fabriquant des gaz asphyxiants : juste retour des choses d'ici-bas, puisqu'un nombre considérable d'Allemands purent apprécier les effets de l'agonie destinée à nos troupes.

A Stenay, sur le quartier général du kronprinz, 194 bombes et 2.500 fléchettes furent lancées ; à Carlsruhe, 121 obus de 90 et 3 allongés de 155. On juge, d'après ces chiffres, du travail opéré avec ensemble par nos pilotes.

Mais ce qu'il faut, c'est, au lieu d'envoyer de 20 à 30 appareils, que nous en ayons 100 au moins, chacun emportant 150 à 200 kilos de projectiles. Le lecteur peut se faire une idée des effets résultant du jet de 15 ou 20.000 kilos d'explosifs ! Et nous, nous avons cet avantage sur l'ennemi d'avoir des obus qui éclatent toujours. Il resterait peu de chose de la cible après ce passage meurtrier. Suivant l'importance du point désigné, les cent appareils y reviendraient le lendemain, le surlendemain, autant de fois qu'il faudrait pour l'anéantir.

Ce n'est plus par escadrilles que nous devons attaquer, ce n'est plus par groupes, mais par escadres. Et, de même que les cuirassés se font accompagner, dans leurs expéditions, par des navires légers, prêts à toutes les évolutions, petits David protégeant les Goliath, de même nos escadres de bombardement devront être encadrées par des avions de chasse, leur servant d'escorte, toujours aux aguets pour fondre sur l'appareil allemand assez audacieux pour s'élancer dans la mêlée. Ces chiens de berger exploreraient l'air, iraient en avant, les pesants mastodontes chargés de mélinite continueraient leur route à une allure plus réduite. Mais il est probable que, devant cet imposant cortège d'avions prêts à semer la mort et la dévastation, aucun ennemi n'oserait tenter l'aventure, étant trop sûr du résultat qui l'attendrait. Les avions de chasse n'en continueraient pas moins leur mission d'éclaireurs et de gardes du corps vis-à-vis des appareils de bombardement qui, pour s'alléger, afin d'emporter plus d'explosifs, n'auraient comme armement que le strict nécessaire.

Nous nous sommes émerveillés lorsque nous avons appris l'attaque de Ludwigshafen par 18 avions. Quand, dans très peu de temps, nous apprendrons que nous sommes allés opérer sur d'autres points, nous dirons : « Comment, ils n'étaient que 50 ? »

C'est par centaines que les avions de bombardement doivent venir renforcer notre armée de l'air. Au début, seuls les Voisin pouvaient assumer cette mission d'une façon complète. Maintenant, d'autres marques viennent s'ajouter à celle-ci qui, depuis deux ans, avait su résoudre le problème de l'aéroplane porteur de lourdes charges. Grâce aux frères Michelin, nous allons avoir de nombreux 200 chevaux Bréguet. Le gouvernement fera le reste.

Jacques Mortane.

ITALIE ET TURQUIE

La bataille gronde toujours sur le plateau du Carso; les Autrichiens résistent énergiquement. Ils amènent des renforts qui fondent au fur et à mesure sous le feu de l'artillerie italienne. Comme nous l'avons déjà indiqué, la défensive autrichienne est favorisée par le dédale des tranchées naturelles qui arrêtent l'action de l'infanterie. Là encore, plus qu'ailleurs, l'artillerie doit préparer à fond l'attaque des fantassins.

Le plan italien s'est développé jusqu'ici avec méthode et prudence. La grande stratégie n'a que faire en pays de montagnes, mais encore faut-il répartir les forces et les attaques suivant la valeur des secteurs et dans des directions favorables. La tactique particulière interviens ensuite.

Sur le vaste et dangereux pourtour de la frontière austro-italienne, l'état-major italien s'est rendu d'abord maître de tous les débouchés et de tous les grands passages. Il a refoulé partout les avant-postes autrichiens, canonné les forts de barrage et il a pris assez d'avance pour être sûr de pouvoir procéder à l'action principale qu'il avait prévue et préparée.

Cette action est nettement marquée actuellement sur les routes qui, après avoir traversé l'Isonzo, se dirigent vers l'Istrie et la Carinthie. Les trois points de Tarvis, de Gorizia et de Trieste sont les premiers objectifs. Une fois atteints, l'offensive italienne pourra se développer plus largement, et peut-être verrons-nous alors se faire jour une conception stratégique qui visera Vienne ou Budapest.

On paraît s'étonner en France de la lenteur de ces opérations, et on se demande pourquoi aucune troupe italienne n'est encore apparue aux Dardanelles. L'état de guerre n'existe toujours pas avec la Turquie, pas plus qu'avec l'Allemagne. Ceci paraît extraordinaire. Les esprits simplistes qui savent toute l'importance qu'aurait la prise de Constantinople ne comprennent pas toutes ces équivoques. Les Italiens pourraient leur opposer certainement d'excellentes raisons de leur attitude : ils ont engagé contre leurs anciens alliés une rude partie qui exige la totalité de leurs forces; d'autre part, ils sont obligés de rester en surveillance très active en Libye; leur flotte, en se chargeant de l'Adriatique, a permis aux flottes anglo-françaises de porter leur action sur la mer Egée, etc.

Il y a lieu de croire cependant que cette situation ne tardera pas à s'éclaircir. Les agissements des Turcs en Tripolitaine montrent bien qu'ils se considèrent en guerre avec l'Italie. Le traité d'Onchi est pour ainsi dire lettre morte. Il y a des dessous que l'on ignore. Faisons crédit encore à la diplomatie de la Quadruple-Entente, tout en souhaitant que l'imbroglio méditerranéen et balkanique soit débrouillé le plus tôt possible. Non pas après-demain, mais demain!

Général X...

C'est demain dimanche

que nous donnons le premier fascicule de notre nouveau feuilleton illustré.

LE SOL RECONQUIS

écrit spécialement pour EXCELSIOR par notre collaborateur ANDRÉ AVEZE.

La ruée des hordes barbares sur notre territoire, leurs exactions et leurs crimes, le sac des villes, l'incendie succédant au pillage, et toutes les heures tragiques vécues en septembre par les populations de l'Aisne et de la Marne, tel est le sujet des premiers chapitres.

Mais, après les jours d'épreuves, la victoire a récompensé l'héroïsme de nos soldats. Le sol envahi a été en grande partie reconquis pied à pied; les villes mutilées ont vu revenir leurs habitants; les moissons ont recouvert de leur manteau doré les champs de bataille. Et s'il est vrai, comme l'a dit jadis le poète, et comme nous en avons fait la cruelle expérience, que les choses elles-mêmes ont des larmes, elles ont aussi de glorieuses ranches. Toute la deuxième partie du **Sol Reconquis** est consacrée à célébrer le double triomphe de la nature sur l'œuvre dévastatrice de l'homme et de l'énergie française sur la barbarie.

Rappelons que nos feuilletons illustrés paraissent tous les jeudis en fascicules séparés dont la réunion forme un volume de notre collection des **Récits de guerre**.

Le premier fascicule est donné exceptionnellement dans notre numéro de demain dimanche, et le second se trouvera dans NOTRE NUMÉRO DU JEUDI 5 AOUT.

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Vendredi 30 Juillet (362^e jour de la guerre)

LE FRONT FRANÇAIS

NOS ESCADRES D'AVIONS bombardent gares et usines

QUINZE HEURES. — En Artois, près de Souchez et au « Labyrinthe », pendant toute la nuit, lutte à coups de grenades et de pétards, de tranchée à tranchée.

Entre l'Oise et l'Aisne, sur le plateau de Quennevières, activité continue de l'artillerie et des lance-bombes.

Entre Bourenvilles et Vauquois et au bois de Malancourt, des explosions de mines ennemies n'ont produit aucun dégât.

Au bois Le Prêtre, une tentative d'attaque allemande, à la Croix-des-Carmes, a été facilement repoussée.

Un avion allemand a lancé sur Nancy quatre bombes qui n'ont causé ni accidents ni dégâts.

Dans les Vosges, au Barrenkopf, la lutte a continué jusqu'au milieu de la nuit avec un grand acharnement. Une nouvelle contre-attaque allemande a été repoussée; nos tirs de barrage ont fait subir à l'ennemi de lourdes pertes.

VINGT-TROIS HEURES. — On ne signale, au cours de la journée, aucun engagement d'infanterie sur notre front.

Les actions d'artillerie ont été assez violentes en Belgique, autour de Saint-Georges et Steenstraete, sur le plateau de Quennevières, et, en Champagne, dans la région d'Aubérive-sur-Saône.

En Argonne occidentale, la lutte à coups de bombes a été accompagnée, de part et d'autre, par une vigoureuse canonnade, particulièrement vers Saint-Hubert.

Entre Meuse et Moselle, l'activité de l'artillerie s'est concentrée dans la région du bois de Mortmare et du bois Le Prêtre.

LA GUERRE AERIENNE

Au cours de la journée du 29, nos avions ont bombardé :

- 1° La voie ferrée Ypres-Roulers à la hauteur de Passchendaele;
- 2° Les bivouacs allemands de la région de Longueval, à l'ouest de Comblès;
- 3° Les organisations allemandes de la colline de Brimont, près de Reims;
- 4° La gare militaire de Châtel, en Argonne;
- 5° La gare de Barthelemy, en Lorraine.

Dans la nuit du 29 au 30, un de nos avions a bombardé une usine qui fabrique des gaz asphyxiants à Dornach (Alsace).

Aujourd'hui, une escadrille a bombardé la gare de Fribourg. Une autre escadrille de dix avions, du camp retranché de Paris, a lancé quarante-quatre obus sur la gare de Chauny.

Une escadre de quarante-cinq avions est partie ce matin, ayant pour objectif les usines pétrolières de Pechelbrunn, entre Haguenau et Wissembourg. Un ciel nuageux et de fréquents brouillards n'ont permis qu'à une partie des avions d'atteindre le but. Les usines de Pechelbrunn et leurs annexes ont reçu cent trois obus.

Six obus ont été, en outre, lancés sur la gare de Detwiller, près de Phalsbourg, et six sur les hangars d'aviation de Phalsbourg.

Tous les avions ont rejoint leurs terrains de départ.

LE FRONT TURC

LA VICTOIRE ANGLAISE en Mésopotamie

LONDRES. — Officiel (Mésopotamie). — Après l'affaire accomplie dans le voisinage de Nasiriyeh, le 24 juillet, les Turcs en déroute ont battu en retraite vers le nord, à plus de 25 milles; ils avaient perdu 2.500 morts, blessés et prisonniers. Les prisonniers comprenaient 41 officiers, 690 hommes, dont 200 blessés.

Nous avons pris un canon de 40 livres, 12 pièces de campagne, 2 de montagne, plusieurs mitrailleuses, 1.000 gargousses, 300.000 cartouches, ainsi que des explosifs, des bombes et d'autres fournitures d'artillerie.

Les pertes britanniques sont de 564 hommes, dont 9 officiers tués et 27 blessés.

Fusillade et escarmouches au Caucase

PÉTROGRAD. — Communiqué du Caucase : Le 27 juillet, dans la région du littoral, de forts éléments de reconnaissance turcs ont tenté de dépasser nos postes vigiles; ils ont été rejetés par notre feu.

LE FRONT RUSSE

SÉRIEUX ÉCHECS de l'offensive ennemie

PÉTROGRAD. — Communiqué du grand état-major du généralissime :

Entre la Dvina et le Niémen, aucun changement essentiel.

Sur le front de la Narew, où des combats acharnés se poursuivent, la ligne générale du front ne s'est pas modifiée le 28. L'ennemi a subi des pertes sérieuses au cours d'une tentative faite par son artillerie pour se consolider sur la rive gauche de la Narew, dans la région de l'embouchure de la Schkva.

Dans la région de Rojany, l'ennemi, avec des forces importantes, a tenté de progresser entre la Narew et la rivière Oje. Mais il a échoué. Sur le Pruth, feu d'artillerie violent.

Dans la région de Serotzk et de Poulitowsk, le combat sur les deux rives de la Narew a présenté des alternatives d'offensive et de défensive.

Sur la rive gauche de la Vistule, nous avons repoussé des avant-gardes ennemies dans la direction de Gouara, Calcaria et Groitzky.

Entre la Vistule et la Wieprz, accalmie.

Entre la Wieprz et le Bug, l'ennemi, le 27 juillet, a subi des pertes énormes près du village de Maidan-Ostrowsky et au nord de Grubéchoff, où, sur le front Teriatin-Annapol, nous avons, pendant toute la journée, repoussé des attaques foudroyantes ininterrompues.

Le 28, les troupes ennemies n'ont prononcé que des attaques locales sur Maidan-Ostrowsky, ainsi qu'à l'est de Voislavitz et au village de Foulakowitz.

Sur le Bug, en amont de Sokal, nous avons repoussé deux attaques autrichiennes.

Près de Kamenka, environ six régiments autrichiens ont passé successivement le Bug et ont réussi à s'emparer d'une partie de nos tranchées. Cependant, le 28 juillet, dans leur tentative de progresser plus avant, ils ont été rejetés en désordre par une de nos contre-attaques au delà du fleuve. Dans cette action, nous avons fait, au cours de la journée, près de Sokal et de Kamienka, environ 1.500 prisonniers.

Varsovie ne doit pas gêner la ligne de bataille

PÉTROGRAD. — L'Invalide Russe, organe du ministère de la Guerre, écrit :

Pour garder Varsovie, la ligne de la Vistule et des forteresses depuis longtemps démantelées, nous négligeons de nombreux avantages de notre front principal.

Cet état de choses ne peut pas durer et demande à être modifié, notamment par l'abandon de Varsovie et de la ligne de la Vistule; il nous faut, en outre, gagner du temps pour compléter les stocks de munitions de l'armée; il nous faut, par notre retraite, forcer l'ennemi à étendre ses communications, à dépenser de grands efforts pour assurer leur sécurité et le fatiguer lui-même par des combats d'arrière-gardes et par nos contre-attaques.

Une bourrasque d'obus s'abattra...

PÉTROGRAD. — On fait remarquer que la Russie, dans cette course à longue distance qu'est la guerre actuelle, n'a besoin que de reprendre haleine; elle le fera en se fournissant d'obus qu'elle déversera sur l'ennemi en bourrasque. On ne saurait trop insister sur ce fait que les obus furent un élément décisif au cours de cette année où la Russie para, en Pologne, les coups de son adversaire. Il est vrai que virtuellement l'armée autrichienne presque entière, plus de 70 divisions allemandes et presque toute la cavalerie austro-allemande ont été massées contre la Russie; pourtant, ce ne sont pas les hommes qui fixent la destinée, ce sont les munitions.

La mobilisation industrielle

PÉTROGRAD. — Les octobristes ont déposé sur le bureau de la Douma un projet tendant à la militarisation de la plupart des usines et des fabriques privées.

LA GRANDE SOURCE DE VITTEL

VITTEL GRANDE SOURCE rappelle à sa clientèle que les bouteilles marquées à son nom ne peuvent pas être utilisées par d'autres. Elle les rachète au mieux sur offres faites d'urgence soit à la Direction de la Grande Source, à Vittel (Vosges), en indiquant les quantités, soit au bureau de vente, à Paris, 24, rue du 4-Septembre, Tél. Gut. 42-80.

DERNIÈRE HEURE

LES AUTRICHIENS essayent en vain de contre-attaquer les Italiens

ROME. — Communiqué du grand état-major Italien :

Dans la région du Tyrol-Trentin, on signale des actions de petits détachements avec une issue favorable pour nous, à Pregasina, sur la rive occidentale du lac de Garde et au nord-est de Marco, dans la vallée de l'Adige.

En Cadore, dans la soirée du 27, l'ennemi a attaqué, avec de l'infanterie et des mitrailleuses, nos positions au débouché du vallon de Travenanzes, dans la vallée de Boite, et a été repoussé avec pertes.

Dans la vallée de Sanpellegrino, le 28, un autre détachement ennemi a essayé une action de surprise contre nos troupes qui occupent Costabella. Nos troupes ont laissé l'adversaire s'approcher jusqu'à une centaine de mètres des tranchées et, ensuite, par un feu soudain, l'ont rejeté, en faisant aussi quelques prisonniers.

Dans la vallée de Fella, nos détachements alpins ont occupé, avec des alternatives diverses, les éperons qui, de Dorsale sur le versant gauche de la vallée, descendent vers Lusnitz.

Sur le Carso, l'ennemi, après son insuccès du 28, s'est livré, dans la journée d'hier, à chercher à s'opposer à notre marche en avant, mais sans réussir cependant à l'arrêter.

Sous le feu intense de l'artillerie et la fusillade de l'adversaire, de nouveaux éléments de tranchées ont été pris d'assaut par nous.

Pendant la nuit du 29, des patrouilles ennemies ont essayé aussi d'incendier le bois de Capriccio, où nous sommes solidement retranchés; mais la surveillance active de nos avant-gardes a déjoué la tentative.

Quoique pendant la journée d'hier il n'y ait pas eu de combats importants, quelques nouveaux prisonniers, à savoir 4 officiers et 120 soldats, sont tombés entre nos mains, et nous avons recueilli sur le terrain, 638 fusils, 18 caisses de munitions et d'autre matériel de guerre.

Pelagosa reste aux mains de nos Alliés

L'ennemi a essayé hier matin de reprendre en sa possession l'île Pelagosa, la bombardant par mer à l'aide de deux croiseurs légers et de six contre-torpilleurs, pendant qu'un détachement de matelots débarquait dans l'île. Les assaillants ont été repoussés avec des pertes. Quelques-uns ont été obligés de rejoindre à la nage leurs torpilleurs.

Progression sur tout le front

GENÈVE. — La Tribune de Genève dit que sur le plateau de Dohardo, les Italiens, pour pouvoir procéder aux travaux de fortifications, entreprennent un feu continu et intense contre les positions ennemies. Depuis le 17 juillet, sur un front de 120 kilomètres, les Italiens ont progressé d'environ 7 kilomètres sur l'Isongo et de 10 kilomètres sur le reste du front. Pendant ces quinze derniers jours, les Autrichiens ont perdu de soixante-quinze à quatre-vingt mille hommes. Depuis le 28 au matin, les Italiens sont maîtres du Pui Piccolo et continuent à progresser vers les hauteurs, malgré un feu violent des Autrichiens. Ceux-ci ont encore reçu des renforts répartis de la façon suivante : deux divisions sur le front Plava-Podgora; une division et demi sur le plateau de Dohardo, pour défendre Trieste; une division au sud-est de Montafone et une division au confluent de l'Isongo et de l'Idria.

Le préfet du Rhône et le maire de Lyon décorés par le roi d'Italie

LYON. — Le roi d'Italie, en reconnaissance des services qu'ils ont rendus aux Italiens depuis la mobilisation et avant, a nommé MM. Rault, préfet du Rhône, et Herriot, maire de Lyon, grands-officiers de la Couronne d'Italie; M. Mordini, consul général d'Italie à Lyon, en a remis les insignes à MM. Rault et Herriot.

IL EMBARRASSAIT LES JEUNES-TURCS : ils l'envoient à Berlin

SOFIA. — La nomination de Hakki pacha, ancien grand-vizir, comme ambassadeur à Berlin, a une importance considérable dans le moment actuel, particulièrement à cause de l'envoi du prince de Hohenlohe comme ambassadeur spécial à Constantinople.

Il est cependant connu que Hakki pacha ne partage pas la politique de la coterie jeune-turque, qui désire toujours voir Hakki pacha absent de Constantinople; la nomination de ce dernier à Berlin peut donc être considérée comme équivalant presque à un exil.

SIX MOIS D'HEROISME

LES BATAILLES RUSSES de février à juillet 1915

Le Bulletin des Armées publie, dans son numéro du 31 juillet, un article sur les opérations russes de février à juillet 1915, dont voici le résumé :

A la fin de la première année de guerre, au moment où les armées russes supportent le poids de la formidable poussée ennemie, il convient de passer en revue les événements des six derniers mois, afin d'apprécier avec justesse l'effort de ces armées.

Les premiers jours de février sont marqués par une violente attaque allemande contre les positions de la Bzoura-Rawka : c'est la bataille de Borjomo, terminée par un sanglant échec des Allemands.

Elle est presque immédiatement suivie de la bataille des lacs Mazuriques, dans la partie du territoire prussien occupée par les Russes. La bataille dure plus d'une semaine, sur un front de plus de 100 kilomètres. La 10^e armée russe est obligée de se retirer et un de ses corps est presque complètement anéanti. Les Russes sont rejetés hors de la Prusse orientale.

Fort de ce succès, les Allemands essaient une nouvelle attaque contre Varsovie, par Praznysez. Les Russes, non seulement résistent, mais passent à l'offensive; ils réussissent à refouler les Allemands jusqu'à leur frontière.

A la même époque (derniers jours de février), l'offensive autrichienne, dans les Karpathes et sur un front de 60 kilomètres, échoue lamentablement.

Après la défaite de Praznysez, les Allemands n'essayaient plus aucune action offensive et emploient les mois de mars et d'avril à se retrancher.

Par contre, les Russes, tout en se maintenant sur la défensive sur le front allemand, prennent l'offensive dans les Karpathes, du col de Dukla au col d'Ujok. Leurs progrès sont lents, mais sûrs. Przemyśl tombe entre leurs mains; l'invasion de la Hongrie paraît imminente vers la fin d'avril. C'est à ce moment que commence l'offensive allemande en Courlande. Mais, en même temps, les Allemands décident de faire un gros effort contre les Russes, afin de venir en aide aux Autrichiens. De forts contingents sont transportés du front français en Galicie. Au début de mai, les lignes russes fléchissent sous la poussée allemande : c'est la bataille du Donajec. Etant donné le manque de munitions, les Russes n'essayaient pas une contre-offensive, et le haut commandement prend la sage résolution de se replier en arrière. Au cours de trois mois, les Karpathes sont abandonnées, ainsi que Lemberg et Przemyśl. La retraite s'accomplit de façon admirable.

Les vainqueurs subissent des pertes énormes, bien supérieures à celles des Russes.

A l'heure actuelle, il est possible que le mouvement de repli continue pour gagner tout le temps nécessaire à la préparation d'une nouvelle offensive. L'espace ne compte pas pour les armées russes. Une chose est certaine : les Allemands n'ont pas atteint le but de leurs grands mouvements stratégiques : la destruction des forces adverses.

Il a été souvent répété que dans une guerre de longue durée comme celle-ci, le meilleur gage du succès d'une nation réside dans sa cohésion et sa force morale. Or, tout le monde en Russie conserve la foi ardente en la victoire et la volonté inébranlable de l'obtenir.

UN DRAME DANS LES AIRS

Deux avions se heurtent; les pilotes sont tués

CHARTRES. — Hier matin, à huit heures, plusieurs avions faisaient des vols d'essai au-dessus du terrain d'aviation. L'un d'eux descendait en vol plané. Il n'était plus qu'à 60 mètres, quand un autre avion arriva sur lui en ligne droite. Les deux appareils furent précipités sur le sol. L'un d'eux, monté par un soldat, prit feu et l'aviateur, âgé de 20 ans, fut carbonisé. L'autre aviateur fut retiré des débris de son appareil, grièvement blessé.

Un lieutenant-aviateur grièvement blessé

CHARTRES. — Ce soir, à 6 heures, le lieutenant de spahis B... a fait une chute au terrain d'aviation; il a été relevé très grièvement blessé.

Deux taubes sur Gérardmer

REHREMONT. — Ce matin, deux taubes ont volé au-dessus de Gérardmer, à une heure d'intervalle, et jeté six bombes, n'occasionnant que peu de dégâts.

LES ESPIONS ALLEMANDS avaient des passeports américains

LONDRES. — Le bureau de la presse annonce l'arrestation, sous l'inculpation d'espionnage, de deux sujets hollandais, dont un a fait des aveux; de deux Allemands, dont l'un était porteur d'un faux passeport américain, l'autre s'est déclaré faux passeport américain, l'un et l'autre ont fait des aveux; d'un Suédois, qui a fait des aveux; d'une Allemande mariée à un Prussien naturalisé Anglais, dont elle vit séparée; d'un Brésilien, d'un Péruvien, d'un Uruguayen, tous trois d'origine allemande; enfin, d'un sujet britannique. Tous ces inculpés seront jugés à huis clos.

Il y avait tout au plus trois semaines que ces dix personnes étaient arrivées en Grande-Bretagne lorsqu'elles ont été arrêtées.

Représentations de l'Amérique à Berlin

WASHINGTON. — Le gouvernement ayant appris que des espions allemands arrêtés en Angleterre étaient pourvus de passeports américains, remis par des officiers allemands, a fait des représentations à Berlin.

Le département d'Etat a commencé une enquête minutieuse à ce sujet.

Nouvelles menaces

NEW-YORK. — L'Allemagne réclamera une indemnité aux Etats-Unis « au cas où elle serait victorieuse », telle est la menace des propagandistes allemands, qui essaient d'intimider les banquiers et font circuler des milliers de brochures, faisant valoir qu'en acceptant du papier en paiement des munitions achetées aux Etats-Unis, on fournit en réalité de l'argent aux Alliés.

« Les Etats-Unis ne sont pas sérieux!!! »

NEW-YORK. — Les commentaires de la presse officielle allemande sont interprétés ici comme un désir de créer cette impression que les Etats-Unis ne sont pas réellement sérieux et que le président Wilson se livre uniquement à un jeu politique au profit de son parti.

Il y a là une immense illusion qu'il conviendra de dissiper, parce que le président Wilson, si l'on met à part les Germano-Américains, n'exprime jamais l'opinion de son pays avec plus de clarté, de précision que dans sa note sur le Lusitania.

L'idée que le gouvernement de Washington pourrait se laisser influencer par la propagande éhontée de la faction allemande d'Amérique et la tactique impudente de cette faction, s'efforçant de faire dicter par les électeurs leur politique au gouvernement, piquent au vif l'opinion américaine et tendent à raffermir plutôt qu'à diminuer la résolution de la majorité des Américains qui partagent sur l'agression allemande tout à fait les idées des alliés. (Daily Telegraph.)

Les Américains d'Allemagne sont pessimistes

WASHINGTON. — Toutes les informations qu'on reçoit de Berlin indiquent que, dans la colonie américaine de la capitale allemande, on envisage assez sérieusement les relations entre les Etats-Unis et l'Allemagne.

Tous les correspondants sont d'accord pour dire que l'amiral von Tirpitz possède l'oreille du kaiser et dirige sa politique étrangère.

Il ne convient nullement de s'attendre à ce que l'Allemagne modifie sa guerre sous-marine ou y renonce. Les relations futures des deux pays dépendent cependant d'actes plutôt que de paroles.

Si l'Allemagne causait la mort de nouveaux Américains, on conçoit difficilement que le président puisse résister à l'opinion américaine, réclamant qu'on fasse quelque chose de plus efficace qu'un échange de notes.

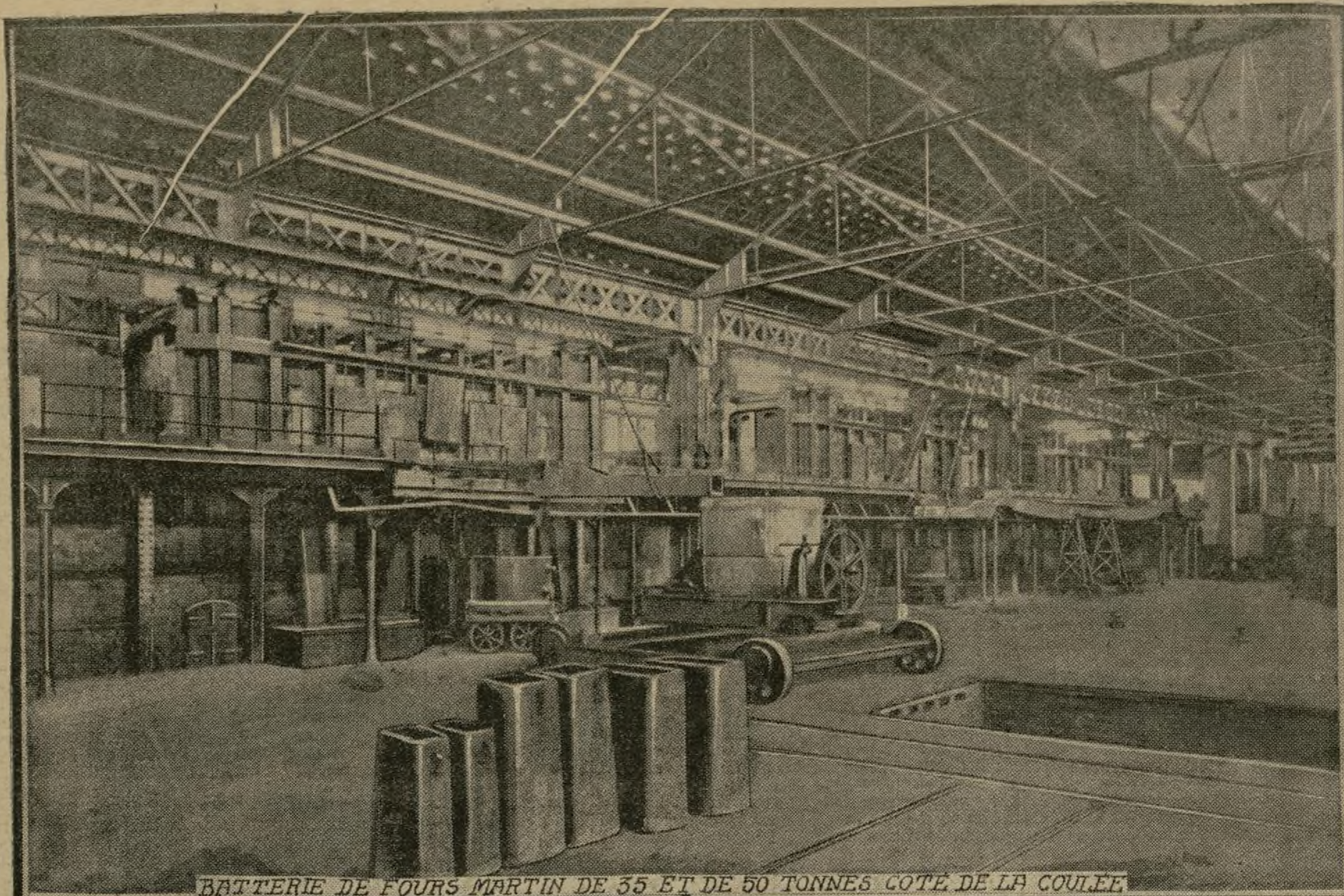
Mesures contre la « terreur tentonne »

NEW-YORK. — Les menées des agitateurs allemands s'accroissant, on a ordonné les mesures les plus sévères pour la protection des personnalités en vue et des fabriques de munitions. La vente des armes et des explosifs est interdite.

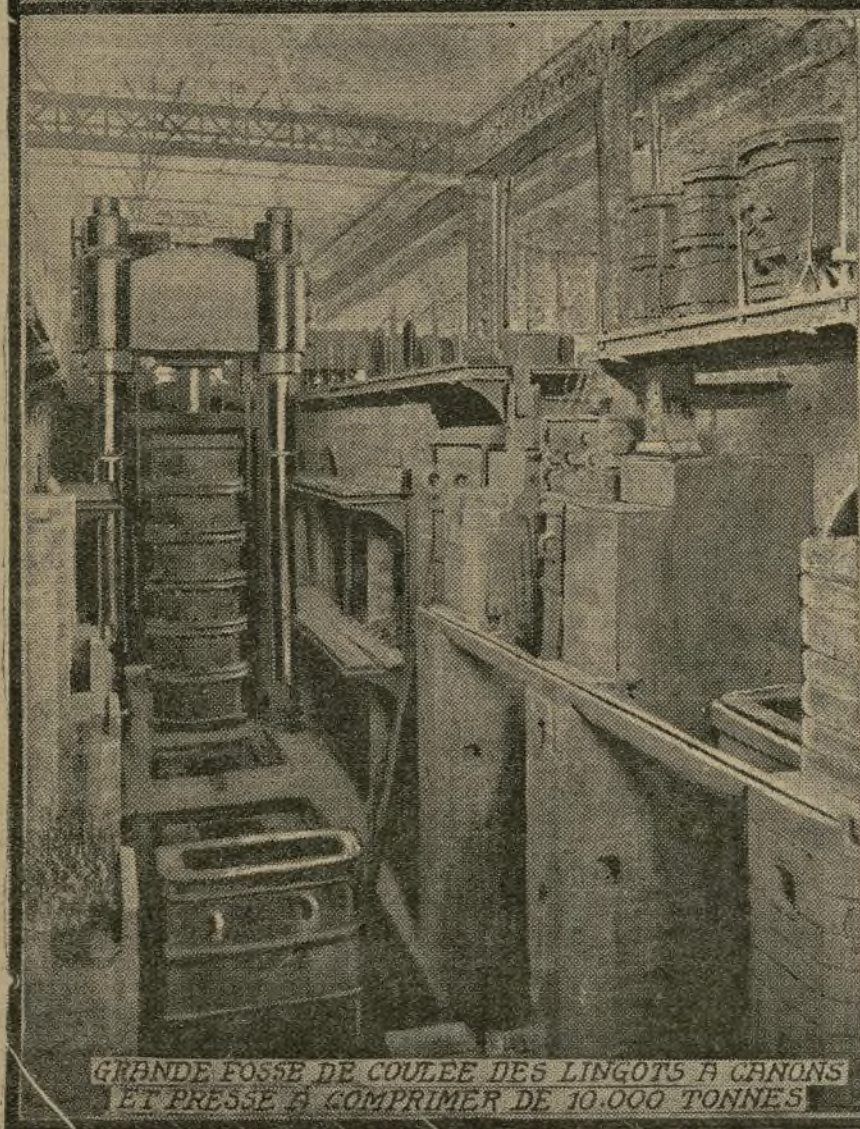
Versements d'or pour la Défense Nationale

Demain dimanche 1^{er} août, la Banque de France ouvrira, de 9 heures à 4 heures, ses guichets, 39, rue Croix-des-Petits-Champs, et ceux des bureaux de recette, 24, rue de Lyon (12^e); 26, rue de la Glacière (13^e); 61, rue Violet (15^e); 13, avenue Mozart (16^e); 11, rue Jacquemont (17^e); 2, rue Gounod (17^e); 13, rue Saint-Luc (18^e); 340, rue des Pyrénées (20^e).

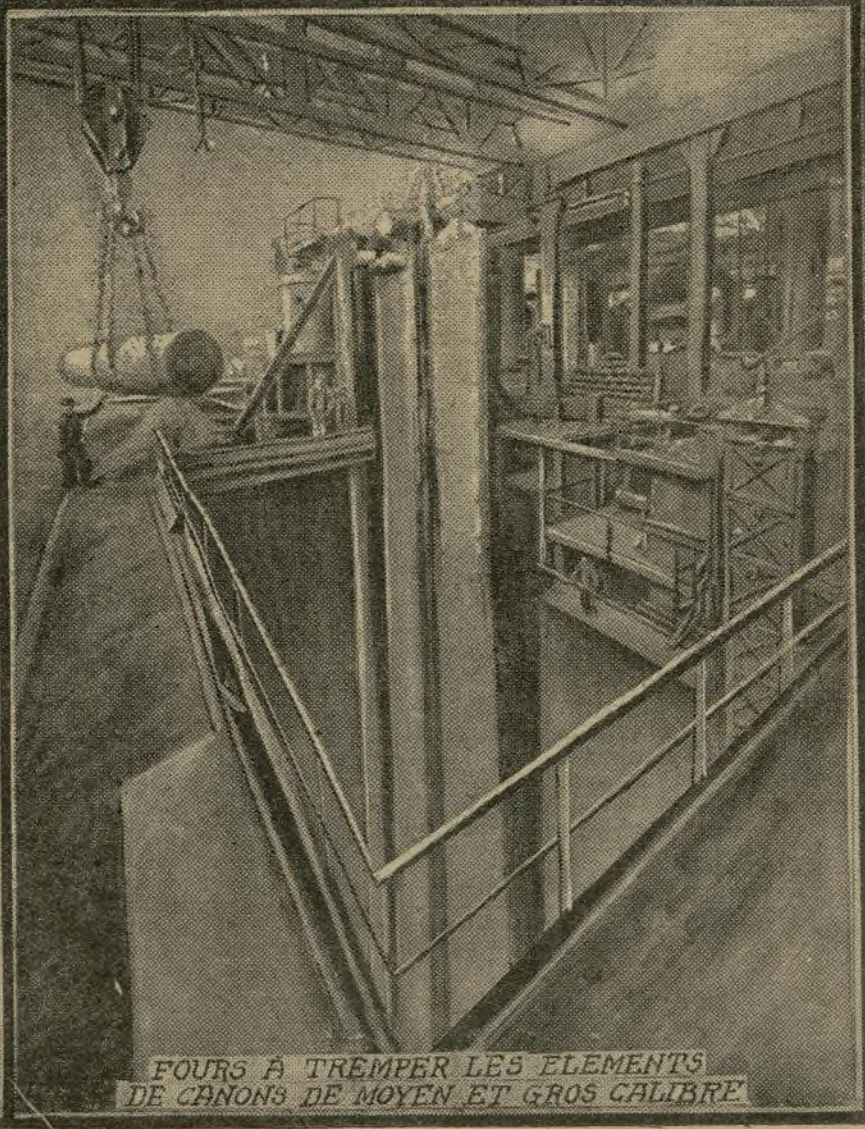
LA NAISSANCE DU CANON



BATTERIE DE FOURS MARTIN DE 35 ET DE 50 TONNES COTE DE LA COULEE



GRANDE FOSSE DE COULEE DES LINGOTS A CANONS
ET PRESSE A COMPRIMER DE 10.000 TONNES



FOURS A TREMPER LES ELEMENTS
DE CANONS DE MOYEN ET GROS CALIBRE

L'acier, préparé dans les fours Martin est recueilli dans des poches qui le déversent dans les lingotières, dans lesquelles il est comprimé par des presses de 8.000 et 10.000 tonnes qui le rendent homogène. Une des dernières opérations à chaud est la trempe, qui s'effectue dans des fosses pleines d'huile, atteignant 31 mètres de profondeur.

(Photographies prises dans les Etablissements Schneider, au Creusot.)

La Guerre Scientifique

LE BLUFF ALLEMAND

On ne saurait nier que, depuis le commencement du siècle dernier, l'Allemagne ait joué un rôle important dans l'évolution des sciences biologiques. Dès les premières années du XIX^e siècle, de grands noms dominent ceux de leurs contemporains : ceux de Cuvier, d'Etienne Geoffroy-Saint-Hilaire, de Lamarck et de Bichat, l'un fondateur de l'anatomie comparée, le second et le troisième de la philosophie zoologique, le quatrième de l'anatomie générale. Tous quatre sont Français. Quelques années plus tard, von Baer créait l'embryogénie comparée, Schleider et Schwann établissaient la théorie cellulaire. Tous trois sont Allemands. On peut donc dire qu'à cette époque la France et l'Allemagne n'avaient rien à s'envier réciproquement, tout au moins dans le domaine des sciences biologiques. Vers le milieu du siècle dernier, trois hommes éminents, Darwin, Claude Bernard et Pasteur, impriment aux sciences biologiques une direction nouvelle. Dans le monde entier, toutes les recherches qui se succéderont jusqu'à nos jours ne seront guère que le développement de leurs doctrines. Je ne citerai aucun nom parmi leurs continuateurs, dont la plupart sont encore vivants, mais personne ne pourra contester qu'aucun de ceux-ci n'est arrivé à égaler la renommée de leurs maîtres. Aucun de ces trois grands initiateurs n'est Allemand.

Ce n'est qu'après les victoires de 1866 et 1871 que l'activité germanique s'est développée d'une manière exagérée dans toutes les branches de l'industrie, du commerce et des sciences. Tandis que, pendant quelques années encore, nous demeurions meurtris du choc de l'invasion, les savants allemands, fiers des succès de leurs armes, enrichis de nos dépouilles, se mettaient à l'œuvre et faisaient progresser d'une manière importante la zoologie, l'histologie, la cytologie et l'embryologie. Grâce à un outillage plus perfectionné, au nombre beaucoup plus grand de travailleurs et à une utilisation méthodique de la main-d'œuvre fournie par ces travailleurs, les savants allemands et leurs élèves ont pu explorer les diverses branches des sciences biologiques et accumuler un nombre considérable de matériaux dont ont profité les savants des autres nations. Quelques-uns de ces Germains ne se sont pas contentés de cette œuvre de patientes recherches ; ils ont abordé la haute spéculation et ont émis certaines théories qui ont obtenu un grand succès et ont inspiré les travaux de toute une génération de chercheurs. Telles sont les théories de Hæckel et de Weismann. Les nations jeunes au point de vue scientifique, l'Italie, la Roumanie, les Etats-Unis, les républiques sud-américaines, le Japon, sont venues avec enthousiasme s'initier aux méthodes et aux théories teutoniques ; elles ont envoyé leurs étudiants fréquenter les universités allemandes et ont appelé chez elles des professeurs d'outre-Rhin. La France, l'Angleterre, la Belgique, la Suisse, la Russie, les nations scandinaves ne sont pas restées en dehors de ce mouvement. Elles se sont laissées hypnotiser par la masse imposante de la production germanique ; elles se sont facilement reconnues incapables de lutter contre l'envahissement des publications teutoniques et ont accepté, comme de bon aloi, tout ce qui venait d'outre-Rhin. Nous en étions même arrivés, affectés d'un lamentable snobisme, à faire souvent plus de cas du travail d'un Allemand inconnu que de celui de l'un des nôtres justement estimé.

La production scientifique de l'Allemagne était parvenue à égaler, si ce n'est à surpasser, celle de toutes les autres nations réunies. Quelle est la valeur de cette production ? En quoi a-t-elle contribué aux progrès de la science ?

Ce qui caractérise le savant allemand, c'est la patience, la prolixité et l'obscurité. Ses mémoires, dans lesquels, bien souvent, sont passés sous silence, à dessein, les travaux antérieurs des savants étrangers, renferment une foule de détails peu importants, les faits saillants nouveaux, généralement rares, se trouvant noyés au milieu d'un verbiage dépourvu de toute clarté. La longueur immodérée des mémoires d'outre-Rhin tient d'abord à la lourdeur de l'esprit germanique, au génie de la langue, dont les longues périodes accumulent un grand nombre de phrases incidentes, et enfin à ce fait

que leurs auteurs, plus favorisés que les nôtres, sont payés à tant la page. Or, chez tout Teuton, savant, artiste, littérateur, comme industriel ou marchand, l'instinct de lucre ne perd jamais ses droits, et le besoin d'étonner le monde par une production colossale se manifeste à tout propos. En écrivant un mémoire de 100 pages qui, raisonnablement, n'en comporterait pas plus de 10, le Germain pense donner plus de poids à son travail et en même temps il en retire un profit pécuniaire appréciable. Là où la patience des savants allemands se manifeste le plus, c'est dans la publication de leurs divers *Jahresberichte*, recueils d'analyses des travaux effectués chaque année dans toutes les branches des sciences biologiques. Ces recueils sont précieux pour les recherches bibliographiques



LE PROFESSEUR HENNEGUY

et nécessitent pour leur rédaction une organisation spéciale qui fait malheureusement défaut chez nous. Il est à remarquer que ce travail ingrat, qui consiste à rechercher et à lire tout ce qui a paru, aussi bien à l'étranger que chez eux, rentre dans le système d'espionnage si développé chez les Teutons ; mais, ici, c'est un espionnage utile, dont tout le monde peut profiter.

L'influence exercée sur les savants français et ceux des peuples civilisés par la science allemande a été, à la fois, favorable et nuisible.

Nous devons aux Allemands la plupart des méthodes techniques qui sont couramment employées dans les recherches biologiques, mais dont beaucoup cependant ont été créées ou perfectionnées en dehors de l'Allemagne. C'est à leur exemple que nous avons abordé l'étude de questions nouvelles très intéressantes, telles que la mécanique du développement, la cytologie expérimentale, l'énergétique, etc., bien que les initiateurs de ces recherches soient des Français : Dastre, Chabry, Berthelot, Chauveau. Il est à retenir, en effet, comme le signalait récemment l'abbé Wetterlé, que, aussi bien en sciences que dans les autres branches de l'activité humaine, les Germains ne sont en général que des exploiters. Ils ont rarement créé quelque chose de nouveau, mais ils ont su admirablement mettre à profit les inventions et les découvertes des autres.

Aux bienfaits de la science allemande, il est nécessaire d'opposer ses méfaits. Elle a dépouillé nos savants d'une grande partie de leur originalité, et leur a fait perdre leur initiative en les soumettant à sa discipline.

Le propre de nos savants de l'ancienne école, c'était la précision et la clarté d'exposition. A ce point de vue, en outre des faits nouveaux nombreux qu'ils renfermaient, les mémoires des Milne-Edwards, des Lacaze-Duthiers, des Coste, des Blanchard sont des modèles que n'ont pu égaler les savants allemands. Quelle différence avec les travaux de la plupart de nos jeunes savants ! Beaucoup d'entre eux n'ont pas fait leurs humanités et n'ont, des langues anciennes, et même du français, qu'une con-

naissance trop imparfaite. A force de lire des travaux allemands, ils ont pris la manière d'écrire des Teutons. Un défaut plus grave chez eux, c'est le manque d'originalité dû à une confiance exagérée accordée aux données allemandes, et à l'absence de sens critique. En présence du nombre considérable de travaux exécutés par les élèves enrégimentés de certains maîtres teutons, travaux arrivant tous à des conclusions semblables, corroborant les doctrines de ces maîtres, nous en étions venus à considérer ces doctrines comme des dogmes intangibles. Si, par nos propres recherches, nous étions conduits à un résultat différent de celui proclamé par toute une pléiade d'auteurs teutons, nous en arrivions à douter de nous-mêmes, à nous considérer comme moins habiles que ceux-ci, et à penser que c'était nous qui étions dans l'erreur. Nous avons, aussi bien en France que chez les autres peuples civilisés, tous plus ou moins cru à l'infailibilité de la science germanique.

Nous savions déjà, cependant, que les savants allemands, comme tous les autres, peuvent se tromper de bonne foi, et que certains d'entre eux sont capables, pour les besoins de leur cause, d'altérer la vérité. Il suffit, pour s'en convaincre, de regarder les planches de l'*Anthropogénie* du célèbre Hæckel, l'un des signataires du stupéfiant manifeste des intellectuels teutons, planches dans lesquelles il figure des animaux tels qu'ils n'ont jamais existé. Nous considérons cette déloyauté scientifique comme exceptionnelle et nous continuons à accorder notre confiance aux savants d'outre-Rhin. Aujourd'hui, nous connaissons la véritable mentalité de ces savants ; elle s'est nettement manifestée dans le *factum* des intellectuels, dans les lettres de Lasson, d'Ostwald, de Harden, etc. Qu'ils aient nié spontanément ou par ignorance des faits manifestement évidents, ou qu'ils aient prêté leurs noms, généralement estimés, pour couvrir d'odieux mensonges, dans tous les cas ils sont également méprisables ; le monde civilisé est fixé sur leur valeur morale. L'homme est inséparable du savant. Nous ne pouvons plus avoir confiance dans les productions scientifiques de gens capables de signer le fameux manifeste, et nous ne pouvons accepter comme exact ce que nous aurons soumis à une sévère critique et vérifié par nous-mêmes ; nous devons considérer comme suspectes toutes leurs publications, comme tout objet *made in Germany*.

De longtemps, il sera impossible aux savants des peuples civilisés d'avoir des rapports avec les représentants de cette fausse culture teutonne, qui n'est qu'un vernis superficiel dissimulant la mentalité de leurs ancêtres les Goths, les Vandales et autres hordes barbares qui n'ont pu, malgré leurs atrocités, faire disparaître les civilisations hellénique et latine. Actuellement, toute la race germanique, depuis le savant le plus illustre jusqu'au dernier paysan de Poméranie, n'est pour nous qu'un ennemi implacable : notre seule pensée, notre seul but, ne peut être que de la réduire à l'impuissance, afin d'assurer le triomphe du droit et de la justice sur la force brutale et la barbarie scientifique. Nous devons lutter non seulement pour sauvegarder notre liberté et celle des peuples civilisés, mais aussi pour nous affranchir de la domination que nous nous laissons imposer par la science allemande. Conservons précieusement notre individualisme, qui est le propre de tout homme libre, et que les Germains incriminent, rêvant de nous faire entrer dans leur organisation mécanique et déprimante. Ré-saisissons-nous et mettons-nous au travail en revenant aux saines traditions de nos anciens maîtres. Le résultat de nos efforts sera la réponse la plus digne à faire aux injures des outrecuidants intellectuels d'outre-Rhin.

J. Henneguy

Membre de l'Institut, membre de l'Académie de Médecine, professeur au Collège de France.

IL FAUT VACCINER TOUS NOS SOLDATS contre le choléra

Le choléra est une maladie grave qui est provoquée chez l'homme par un microbe en forme de virgule, appelé vibron. Il a causé autrefois des épidémies redoutables et, récemment encore, lors des dernières guerres balkaniques, il a occasionné des ravages sérieux parmi les troupes belligérantes. Les opérations militaires furent en partie arrêtées à Tchataldja par ce fléau, qui atteignit les Bulgares après les Turcs.

Les Serbes, les Grecs et les Roumains n'en furent pas indemnes et durent organiser des moyens de défense qui gênèrent considérablement leur commandement sans enrayer d'ailleurs complètement l'épidémie.

Les Allemands, depuis le début des hostilités, ont fait connaissance avec la terrible maladie. Il y eut de nombreux cas de choléra en Galicie ; il y en a eu aussi en Autriche. Dans les camps de prisonniers russes, un certain nombre de nos alliés en furent atteints.

Devant la grave menace qu'étaient pour eux tous ces cas de choléra, les Allemands prirent aussitôt les seules mesures vraiment efficaces : ils vaccinèrent tous leurs hommes préventivement.

Ils s'étaient rendu compte que les moyens prophylactiques édictés contre les maladies infectieuses en

toire. Comme les régiments allemands voyageaient souvent du front oriental au front occidental, et inversement, et pouvaient ainsi propager partout la maladie qui existait en Galicie, le service de santé allemand donna l'ordre, dès le mois de décembre, de commencer la vaccination contre le choléra dans toutes les armées. Peu à peu, les opérations de vaccination se développèrent et, en mars, elles étaient déjà en grande partie effectuées.

Chaque soldat recevait deux injections de vaccin d'un centimètre cube, à la poitrine, au-dessus du sein. Quelquefois, la première injection ne fut que d'un demi-centimètre cube. Il est impossible de trouver un soldat allemand non vacciné contre le choléra. Tous les livrets militaires en portent la mention en toutes lettres, et chaque fois le médecin vaccinateur a apposé sa signature à côté. C'est tantôt le médecin du bataillon, tantôt un médecin auxiliaire.

Cette vaccination préventive a même été prescrite chez les blessés, les convalescents de maladie, les prisonniers. Tous les soldats français, anglais ou russes, actuellement dans les camps allemands, ont reçu les deux injections de vaccin anticholérique.

Ces mesures prophylactiques mettent les armées allemandes à l'abri de la terrible maladie, qui pouvait rapidement diminuer leurs effectifs et les mettre en mauvaise posture.

Nos armées sont évidemment indemnes de toute atteinte de choléra. Mais nous pouvons, un jour, être contaminés volontairement ou involontairement par nos ennemis. Il serait donc utile tout au moins, si l'on ne veut pas vacciner de suite nos hommes contre le choléra, de préparer à l'avance tout le matériel nécessaire à cette vaccination, de constituer à l'avance des équipes de vaccinateurs qui pourraient entreprendre immédiatement la vaccination anticholérique si une épidémie éclatait.

Il existe un vaccin anticholérique puissant et d'une inocuité absolue inventé par le professeur Vincent, qui immunise contre la maladie avec deux injections à cinq jours d'intervalle. Il serait facile d'en emmagasiner dans chaque gare régulatrice la quantité de doses suffisante pour l'armée correspondante, quitte à renouveler la provision lorsque la date limite de conservation du vaccin serait atteinte.

LES ALLEMANDS ne doivent plus recevoir de coton

Les Allemands font des efforts désespérés pour s'approvisionner de coton. Ils s'adressent surtout aux Pays scandinaves qui pouvaient s'en procurer jusqu'ici à volonté en Amérique, puisque cette matière première n'était pas considérée comme contrebande de guerre absolue. Le Danemark a, depuis le début des hostilités, importé 35.000 balles de coton au lieu d'une centaine en 1913-14.

Or, le coton dont nos ennemis semblent avoir un si grand besoin n'est pas utilisé simplement comme objet de pansement ; il sert aussi à fabriquer des explosifs de grande puissance parmi lesquels le coton-poudre ou fulmicoton est le plus connu du public.

Le fulmicoton est l'explosif le plus communément employé pour charger les torpilles, sous forme de galettes qu'on superpose dans le cône de choc. C'est du coton qu'on traite par un mélange d'acide sulfurique et d'acide nitrique. Ce dernier seul agit en nitrant la cellulose dont est fait le coton et en donnant de la nitrocellulose.

C'est du fulmicoton qu'on a tiré les poudres sans fumée employées universellement dans toutes les armées. On utilise les solutions pâteuses de coton poudre qui sont laminées puis séchées, selon le procédé Vieille. Les poudres allemandes Troisdorf et Walsrode sont ainsi faites. On se sert aussi, selon le procédé Nobel, des mélanges de nitroglycérine et de nitrocellulose connues sous le nom de gommes explosives, qui sont plus stables. Les Allemands préparent ainsi leur ballistite qui présente la forme de petits carrés.

Ces diverses poudres, improprement appelées poudres par comparaison avec la poudre noire qu'elles ont remplacées, sont mises dans des sachets, dans des gargousses ou des cartouches et font propulser les obus ou les balles par leur explosion au moyen d'une capsule de fulminate de mercure.

Il est donc nécessaire que l'importation du coton en Allemagne soit empêchée par tous les moyens. La Scandinavie ne devrait pouvoir en recevoir que pour son usage personnel et à condition que cette matière ne soit réexportée ni en nature ni sous forme de coton-poudre.

Or, depuis le commencement de la guerre, l'Allemagne a reçu directement ou par les Pays scandinaves, plus de 80 0/0 de la quantité de coton qui lui parvenait en temps de paix.

Il est plus utile de priver nos ennemis des matières premières susceptibles d'être transformées en explosifs que de les priver de blé. On peut résister à la famine plus ou moins longtemps ; on ne peut se passer de munitions.

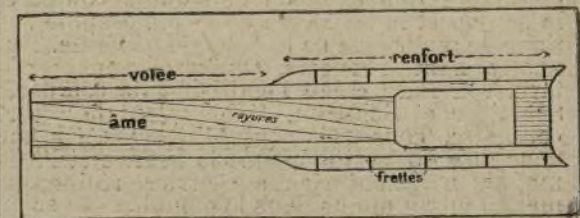
COMMENT ON FABRIQUE un canon

La fabrication du matériel de combat ayant acquis dans cette guerre qui en consomme une quantité inattendue, autant d'importance que l'utilisation de ce matériel, l'opinion publique, tout attentive à la victoire nationale, n'est pas moins curieuse de savoir comment on fait une bouche à feu que la manière dont elle se conduit quand elle vient au front, battant neuve, ajouter sa voix au concert martial.

L'usinage complet d'un canon comprend une série d'opérations assez longue où la plus grande minutie est de nécessité rigoureuse.

Le métal dont est fait un canon moderne doit être élastique et résistant : il faut, si l'on peut s'exprimer ainsi, qu'il « tienne le coup », que le tube, sous la pression développée par la déflagration de la poudre, reprenne instantanément de lui-même ses dimensions exactes ; il faut également que le métal soit très tenace.

L'acier de nos canons est préparé dans des fours du système Martin et revient, en lingots bruts, à environ 350 francs la tonne. Les fours Martin se chauffent au moyen de gaz produits par des gazogènes ; ces gaz sont brûlés par de l'air, chauffé dans des empilages de briques par récupération des chaleurs perdues par les gaz.



Le métal qui fond à l'intérieur est minutieusement surveillé ; on en prélève de temps en temps au moyen d'une énorme cuiller, une éprouvette que l'on refroidit, casse, étire et dont l'aspect permet d'apporter à la composition du bœuf d'acier les additions qui amèneront le métal à la qualité, à la nuance définitives.

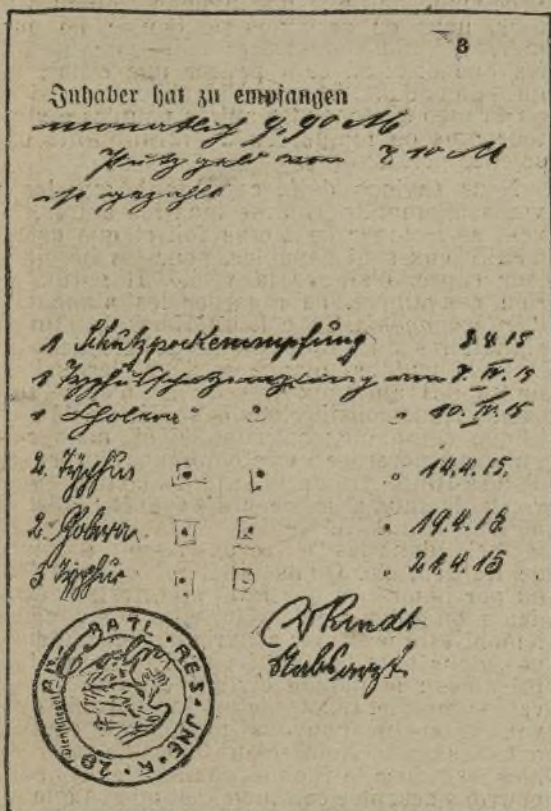
Ceci obtenu, le four est débouché à sa partie antérieure et le métal en fusion coule dans des poches au moyen desquelles on le déverse dans des lingotières, de contenance variable suivant la dimension des pièces à obtenir. Après refroidissement, le lingot n'est pas absolument homogène à ses extrémités et, en particulier, à la partie supérieure. Pour ne conserver que la partie tout à fait saine permettant d'obtenir des éléments de canons parfaits, on enlève la tête et le pied du lingot ; pour améliorer encore ensuite la partie restante, on la soumet au forgeage, sorte de « pétrissage » qui accroît l'homogénéité de la masse en réduisant sa section. Ce forgeage s'effectue au moyen de marteaux-pilons et de presses. A l'heure actuelle, les presses, dont l'action est beaucoup plus complète, ont presque complètement remplacé, d'ailleurs, les antiques pilons.

Le marteau du pilon, naguère, était plat ; maintenant, on « étampe » l'acier, c'est-à-dire que l'élément frappeur ou compresseur vient en contact avec le lingot affecté en creux la forme cylindrique vers laquelle il s'achemine par destination. Son homogénéité n'est pas encore suffisante : il y manque le recuit au four à 1.000 degrés. Le refroidissement à l'air jusqu'à 750 degrés. Ce n'est pas tout : voici la trempe, qui accroît la résistance du métal et en affine le grain : un pont roulant prend le tube ébauché au four où il chauffait, accroché verticalement, et le porte au puits, où il se plonge dans une bûche pleine d'huile : c'est là que se produit, si l'on a foré la pièce avant de la tremper, le phénomène connu du geyser : de la vapeur se forme avec tant de rapidité, dans l'âme future de la pièce, qu'il en jaillit une violente gerbe de vapeurs d'huile. Viennent ensuite les nombreuses opérations d'usinage à froid, ébarbotage, forage, frettage, alésage, rayage. Pour les canons de gros calibre, comme ceux représentés dans une des gravures ci-contre, les machines-outils qui servent à effectuer ces diverses opérations sont de dimensions énormes : certaines d'entre elles dépassent cinquante mètres de longueur.

Les tubes de canons, pour résister aux énormes pressions intérieures auxquelles ils sont soumis et qui varient de 2.000 à 3.000 kilogrammes par centimètre carré, sont renforcés au moyen d'éléments annulaires placés à chaud : frettes, manchons ou jaquettes. Cette opération du frettage est extrêmement délicate, étant donné que le diamètre des frettes après chauffage n'est supérieur que de quelques millimètres ou fractions de millimètre, suivant le calibre, à celui des tubes centraux, qu'elles enserront d'une manière énergique après refroidissement.

On pratique, enfin, à la surface intérieure du canon, les rayures hélicoïdales sur lesquelles se forcera la ceinture du projectile pour donner à celui-ci le mouvement de rotation grâce auquel il se maintient, la pointe en avant, sur sa trajectoire.

Quand le canon lui-même est ainsi terminé, il faut y placer le mécanisme de culasse et le monter sur son affût, dont la fabrication est aussi très complexe dans les canons modernes, notamment pour ce qui concerne les pièces si importantes et dont la précision atteint souvent le centième de millimètre : les freins et les récupérateurs.



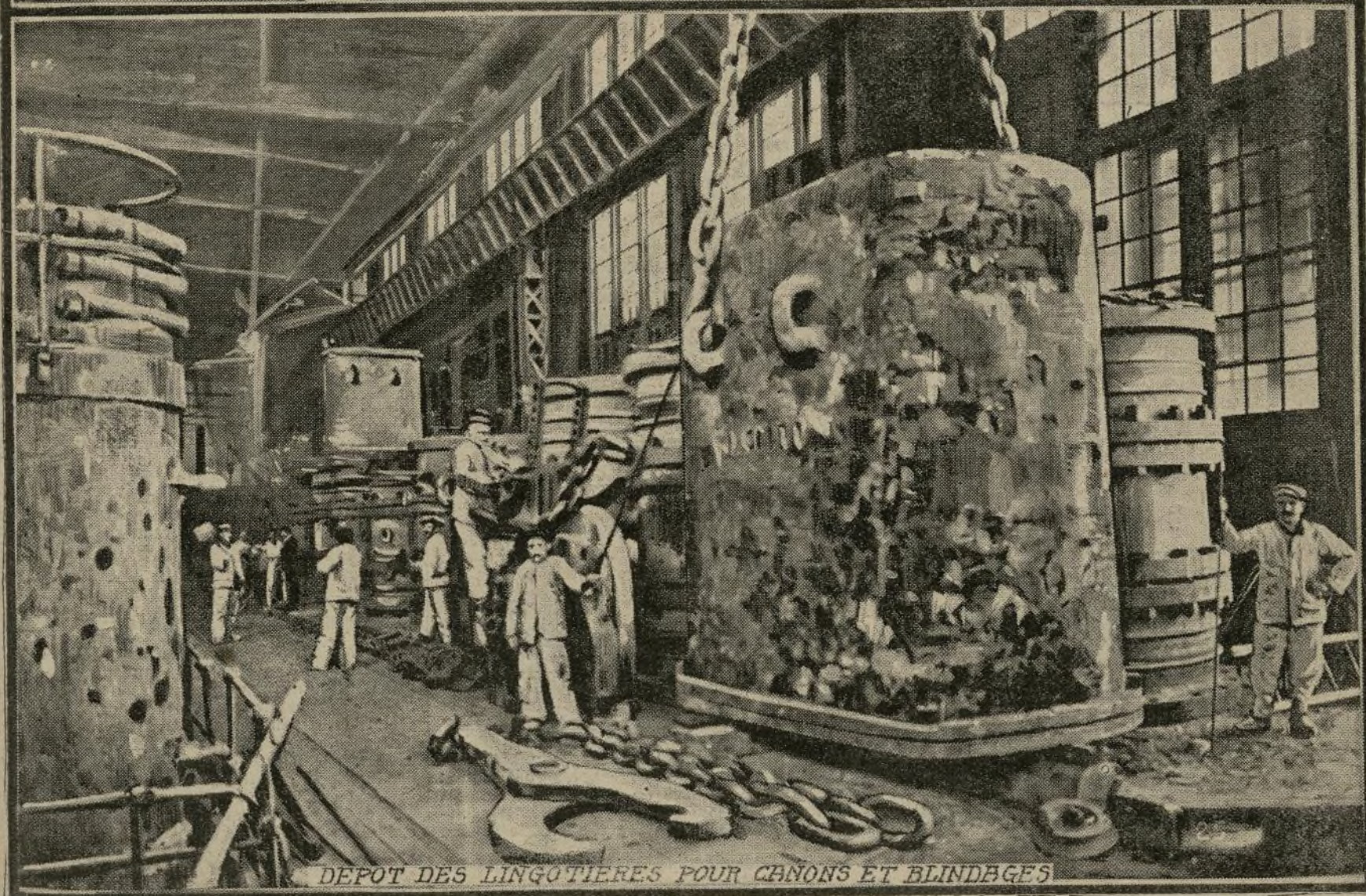
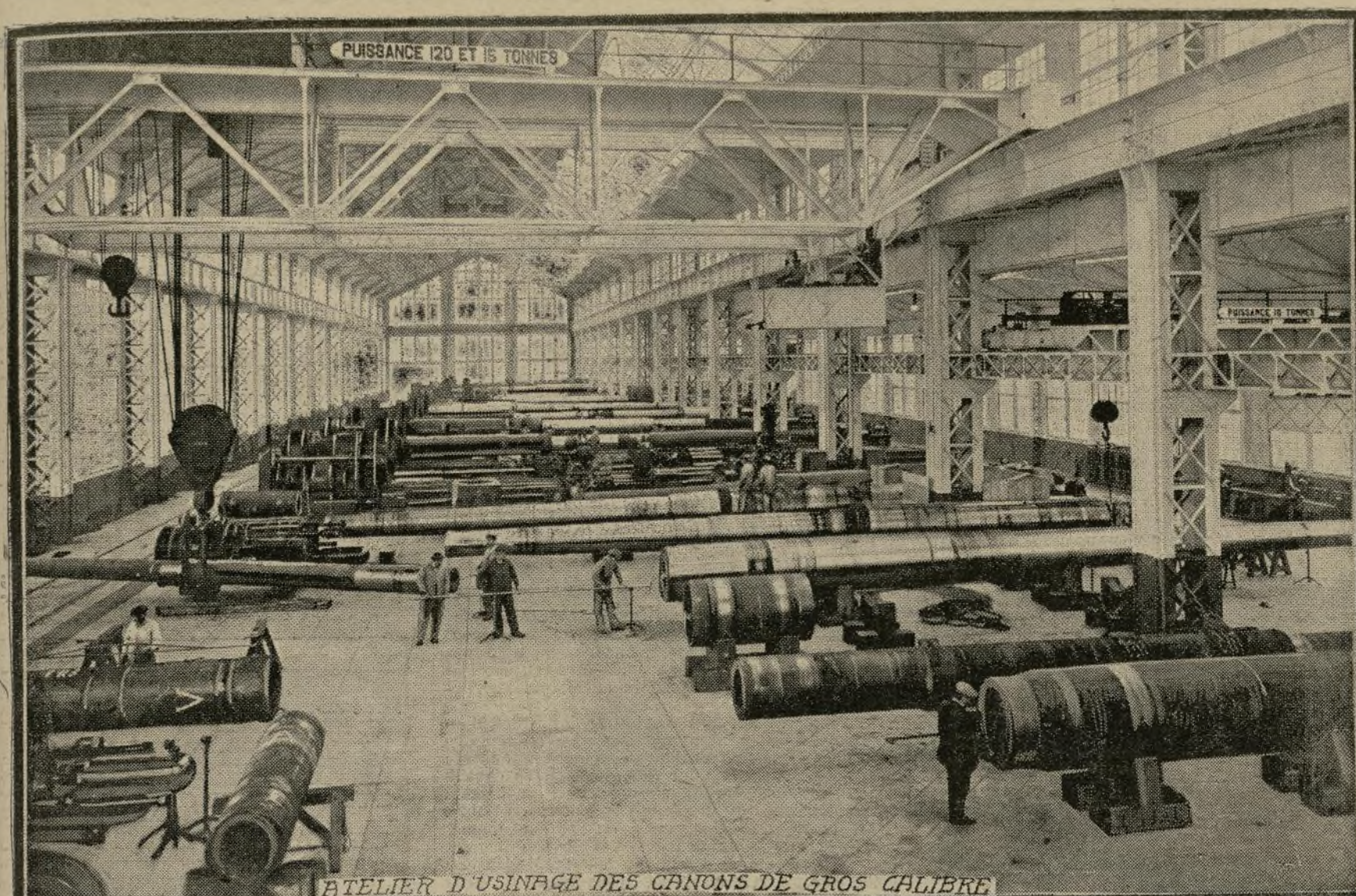
Feuille d'un livret militaire allemand
portant mention des vaccinations

temps de paix étaient vains en temps de guerre. Malgré les précautions prises par leurs hygiénistes et qui consistaient à stériliser les eaux de boisson, à rechercher les porteurs de germes pour les éliminer, ils n'avaient pu empêcher la fièvre typhoïde de sévir fortement parmi leurs soldats qui vivaient dans les tranchées. Ceux-ci se contaminaient sans qu'il fût possible d'y remédier, en touchant leurs aliments avec leurs mains souillées de terre que les pluies mélangeaient aux matières fécales excrétées par des hommes en incubation de fièvre typhoïde.

Or, la fièvre typhoïde incube souvent plus de trois semaines avant de se déclarer et sa propagation est, pour cette raison, relativement lente. Pour le choléra, il n'en est plus de même. La maladie se contracte comme la fièvre typhoïde, par l'ingestion d'eaux polluées par le vibron cholérique, en portant à sa bouche les mains ou les aliments souillés par la terre contaminée. Mais ici, la maladie se déclare rapidement ; elle débute par de la diarrhée et les selles contiennent déjà un grand nombre de vibrons. De plus en plus, la diarrhée devient intense et impérieuse et, comme le cholérique non encore démasqué continue à vivre au milieu de ses camarades, il constitue un danger grave pour les soldats sains. Il y a aussi des hommes qui, appelés porteurs de germes, ont le vibron cholérique dans leur intestin et ne sont pourtant pas atteints du choléra. Ceux-là sont particulièrement dangereux parce qu'ils peuvent semer le microbe de tous les côtés sans que personne ne s'en doute, surtout dans les tranchées ou les cantonnements, où les soldats vivent resserrés et où la stérilisation des matières fécales est, quoi qu'on en dise, très difficile à réaliser, surtout lorsqu'il pleut beaucoup.

Puisque les mesures ordinaires d'hygiène étaient illusoires, les Allemands ne s'en embarrassèrent point et décrétèrent la vaccination anticholérique obliga-

LE FINISSAGE DU CANON



Dans cet immense atelier du Creusot, sur des machines-outils géantes, on procède au tournage, au forage et au rayage des canons de gros calibre. On voit, en bas, les divers types de lingotières qui servent, au Creusot également, à couler les lingots pour les plus gros canons et les plus lourdes plaques de cuirassement. Certaines de ces lingotières pèsent près de 150 tonnes.

BULLETIN DES INVENTIONS

A nos Lecteurs

Il n'existe, à l'heure actuelle, aucun organe pour accueillir les projets conçus dans l'esprit ingénieux de nos compatriotes, et les faire connaître au public qui s'intéresse, surtout pendant la période que nous traversons, aux découvertes que la guerre inspire. Nous avons cru qu'il était opportun de constituer un tel organe et de mettre une rubrique à la disposition des inventeurs qui sont légion en France et qui ont prouvé bien des fois que l'ingéniosité était le propre de notre caractère national. Dans cette rubrique, nous publierons les dispositifs les plus curieux imaginés en vue d'améliorer ce qui est utilisé dans tous les services de l'armée, en évitant naturellement de donner des détails susceptibles de nuire à la défense nationale.

Il ne s'agit pas seulement des canons, des fusils, des explosifs, mais de tout ce qui a trait à l'ensemble de la guerre actuelle, soit que l'invention vise une amélioration des tranchées, soit qu'elle ait trait à un heureux aménagement des bivouacs.

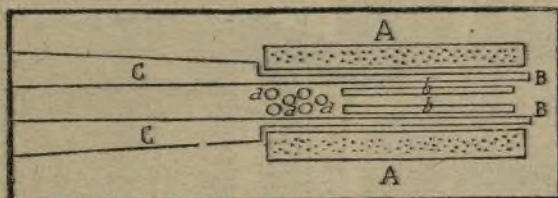
Il est bien entendu que nous n'assumons aucune responsabilité en ce qui concerne la mise en œuvre des projets qui nous seront soumis.

Nous prions nos lecteurs de nous adresser le principe de leur invention en quelques lignes sobres et claires, avec des figures explicatives s'il est possible.

Nous serons heureux d'attirer ainsi l'attention publique sur leurs découvertes, et nous espérons que, dans le flot qui nous parviendra, il s'en trouvera qui intéresseront particulièrement les administrations compétentes.

Silencieux pour armes à feu

Le silencieux pour armes à feu de M. Gustave Humbert se compose d'un tube A que trois minces viroles assujettissent à l'extrémité du canon, aminci et percé de trous et de fenêtres. Ce tube est formé d'une substance perméable aux gaz et incombustible, par exemple un tissu à mailles très serrées, toile métallique du commerce, amiante ou

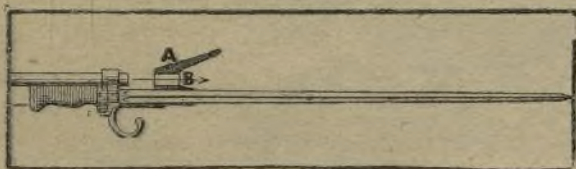


simplement toile, flanelle, soie incombustibilisées, l'épaisseur du tissu variant suivant la substance employée.

Les gaz, retardés par le projectile pendant que celui-ci parcourt l'âme du canon, passent à travers des trous percés en quinconces (a) ou en fenêtres (b) dans l'extrémité amincie du canon : ils se tamisent à travers le tissu silencieux et se répandent dans l'air sans détonation : celle-ci est totalement supprimée, ainsi que la fumée et l'éclair. (Brevet 475519.)

Pour couper le fil de fer barbelé

Un de nos lecteurs nous communique son invention, qui consiste en une garniture de baïonnette pour couper les réseaux de fil de fer. Elle permettrait à notre infanterie de passer à travers avec rapidité et facilité. Il suffit, au moment de l'assaut, d'enfiler sur la baïonnette une bague en acier, trouée dans la partie centrale en B, pour laisser passer la balle, et formant fourche avec la baïonnette. Lorsque le fantassin arrive au réseau de fil de fer, il lance son fusil contre le



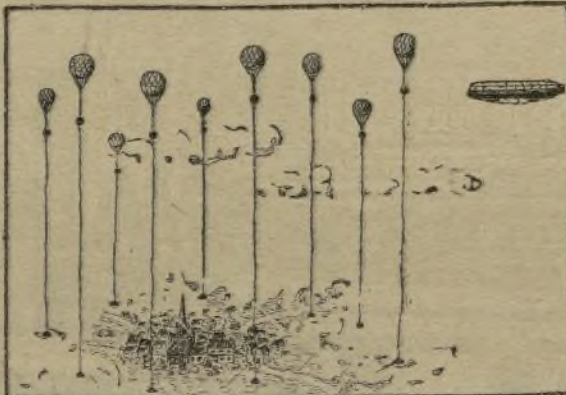
fil de fer qui vient se prendre dans la fourche et il fait partir le coup ; la balle coupe le fil de fer.

Avec quatre cartouches, le soldat passe à travers le réseau. Les hommes de la compagnie qui attaquent passent ainsi individuellement et ne sont pas arrêtés, même pendant la nuit.

La défense aérienne des villes

Pendant un certain temps, les zeppelins ont fait beaucoup parler d'eux, tentant fréquemment des raids audacieux sur l'Angleterre, bombardant des villes ouvertes et tuant de paisibles citoyens endormis.

Un ingénieur anglais, M. Simmons, avait prévu ces incursions sur le territoire de la grande Ile britannique, et il avait jugé nécessaire d'imaginer quelque chose de nouveau pour mettre les ports ou les villes à l'abri des coups des pirates aériens.



Un an avant la guerre, il avait inventé un dispositif très ingénieux, que d'aucuns trouveront ridicule, mais qui, cependant, ne manque pas d'originalité et qui sera peut-être susceptible d'être réalisé un jour par un autre que l'inventeur lui-même.

M. Simmons propose d'entourer les villes, d'un barrage de mines aériennes analogue au barrage de mines sous-marines qu'on dispose à l'entrée des ports. Il utilise pour cela des ballons captifs dont le câble est enroulé sur un treuil qui permet de faire monter ou descendre le ballon à volonté.

En outre, au câble, près du ballon même, est fixée une mine chargée d'explosif qui peut détoner par le choc ou au moyen d'une étincelle électrique qu'un soldat, placé près du treuil, provoque simplement en appuyant sur un bouton situé au voisinage d'une petite bobine de rupture installée sur le treuil.

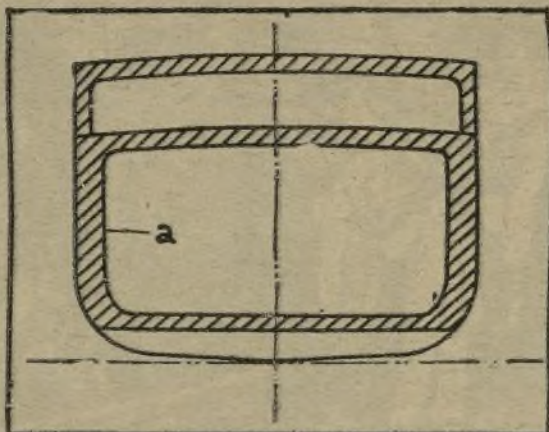
La mine est toujours à une hauteur supérieure à celle où un zeppelin est à portée des canons.

Si un dirigeable veut traverser le réseau que constituent les câbles des ballons captifs, il suffit de faire monter ou descendre quelques ballons afin d'amener les mines sur la route que suit l'aéronef ennemi et de le faire exploser au moment voulu en appuyant sur le bouton électrique.

Cette invention, un peu à la Jules Verne, est peut-être plus sérieuse qu'on ne le pense. L'avenir le dira.

Dispositif pour rendre les navires insubmersibles

M. Arturo Pierrotet se propose d'obtenir l'insubmersibilité relative ou absolue des navires par le revêtement (a) ou éventuellement le remplissage



total ou partiel des locaux internes du bâtiment avec une composition de faible poids spécifique : copeaux de liège en sacs ou agglomérés, briques de sciure de bois mélangée à quelque élément conglomérant comme le ciment, le goudron, le litosilo ou autres.

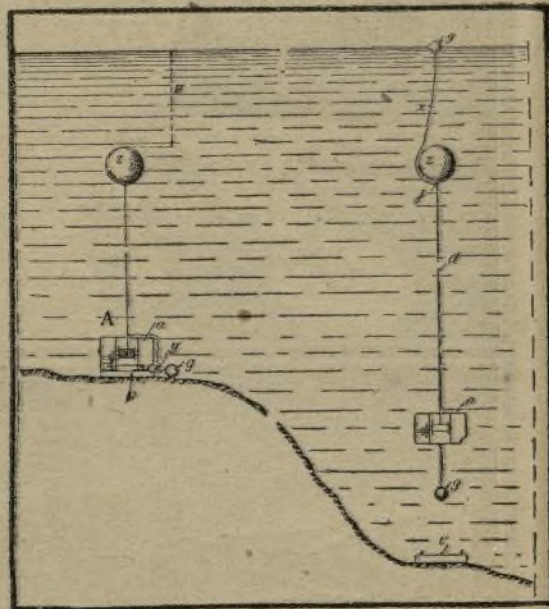
Tout cela est calculé en raison du volume, du poids et de la distribution, de manière que, dans le cas où l'eau ferait irruption dans un ou plusieurs des compartiments du navire, le déplacement des parties et des masses légères qui constituent sa structure, soit suffisant à lui assurer la flottabilité et la stabilité, permettant ainsi le sauvetage des personnes qui sont à bord, et éventuellement du navire lui-même. (Brevet 474.477.)

Dispositif pour l'ancrage automatique à une profondeur déterminée des mines sous-marines indépendamment du fond

Les mines sous-marines sont généralement amarrées par un « crapaud » qui doit reposer sur le fond de la mer, de sorte que l'emploi de ces mines est limité aux fonds peu importants, la longueur du câble n'excédant guère une centaine de mètres. Pour les grandes profondeurs, on recourt à des dispositifs flottants commandés par la hauteur de la colonne d'eau de submersion et qui ont le double désavantage d'une extrême complication d'établissement et d'une sensibilité médiocre.

Le système d'ancrage de M. Giovanni Emanuele Elia permet la transformation automatique d'une mine sous-marine quelconque en mine fixe ou même flottante, quelle que soit la profondeur de la mer à l'endroit où on l'immerge : dès qu'elle est lancée, la mine se place d'elle-même automatiquement à la profondeur voulue.

Lorsqu'un navire mouilleur de mines quitte un port pour établir un barrage de mines sous-marines, il mouille tout d'abord, dans les fonds peu importants, les mines qui prennent appui sur le fond par leur crapaud comme on le voit dans la partie gauche de la figure, tant que le fond ne dépasse pas 100 mètres, c'est-à-dire la longueur



normale du câble d'orin enroulé sur le tambour du crapaud de chaque mine.

Lorsque le fond augmente au point où les mines doivent être mouillées, le navire continue à mettre à l'eau les mines suivant le tracé qui lui est imposé pour l'effet à réaliser. Chacune de ces mines mouillées alors dans ces fonds plus importants prend la position représentée à droite : lorsque les 100 mètres de câble ont été déroulés, la masse pesante *v* coule au fond en libérant ainsi le flotteur *y* qui remonte le long du câble d'orin en glissant sur celui-ci par son anneau *j* qui vient s'appliquer à la partie inférieure de la mine. Le crapaud *a* se remplit d'eau peu à peu et les mines mouillées successivement forment la disposition indiquée à droite, leur profondeur d'immersion étant réglée par la longueur du câble *x* pour chaque cas. (Brevet 475092.)

La guerre scientifique en Angleterre

Le ministère de l'Instruction publique britannique vient d'établir une organisation permanente qui tendra à favoriser les recherches scientifiques et industrielles, afin de permettre à l'Angleterre d'améliorer sa position industrielle. Le gouvernement a en vue de lutter et de rivaliser avec nos ennemis d'outre-Rhin, qui sont mieux organisés, et son intention est de ne pas attendre la fin de la guerre pour réaliser cette réforme. Toutes les sociétés anglaises vont coopérer à cette œuvre nationale, depuis les savants jusqu'aux collèges scientifiques et aux universités.

Les commerçants et les industriels seront invités à participer à tous les travaux entrepris pour la défense nationale. Le gouvernement anglais se propose, en outre, de faire appel aux simples particuliers. Toutes les propositions, faites en vue d'améliorer le matériel de guerre ou les moyens industriels seront accueillies avec intérêt et seront étudiées avec le désir le plus vif de profiter de toutes les inventions.

Les soldats de Botha dans le Sud-Ouest Africain



UN PAYS QUI MANQUE DE ROUTES PARTICULIÈRES



POUR SE NOURRIR LES HOMMES DE BOTHA CHASSENT L'ANTILOPE COMME L'ENNEMI

Les opérations que dirige, dans le Sud-Ouest Africain, le général Botha se sont glorieusement terminées par un complet succès pour les armes anglaises. C'aura été une guerre difficile, lorsqu'il fallait, par exemple, traverser des rivières vaseuses; mais aussi une guerre pittoresque, où le soldat, souvent, pour se nourrir, chassait l'antilope et les fauves.

LES QUATRE CONTRIBUTIONS

M. Ribot affirme la résolution inébranlable du pays de faire « tout ce qui est nécessaire pour assurer la victoire dont personne ne doit et ne peut douter ».

La Chambre a voté hier, après un court débat, les quatre contributions directes pour 1916.

M. Emmanuel Brousse a profité de l'occasion pour inviter, de la façon la plus pressante, ses collègues à réaliser des économies, d'autant plus nécessaires que l'argent est un facteur indispensable de la victoire de nos armées. Dans l'intention d'aider le ministre des Finances dans sa tâche, il a indiqué quelques-unes des économies à réaliser tout de suite : il y a, dans toutes les gares, « un grand nombre d'officiers inutiles et qui coûtent très cher au budget » ; que ne les remplace-t-on par les commissaires de surveillance administrative auxquels on les a substitués lors de la mobilisation et qui, bien qu'inemployés, continuent à toucher leur traitement ?

D'autres abus, a ajouté M. Brousse, pourraient être relevés au ministère de la Marine, à la Marine marchande, où de petits ports sont inutilisés quand les grands sont encombrés. Aux Finances, les percepteurs et les trésoriers auraient pu faire le placement des Bons de la Défense nationale sans rétribution. Quant aux honoraires des séquestres de biens étrangers, ils sont vraiment trop élevés. Ils aboutissent à donner des indemnités se chiffrant par des centaines de mille francs à des fonctionnaires, qui continuent à toucher leur traitement.

Et il a conclu :

Nous donnerons tout ce qu'il faudra pour la Défense nationale, mais nous ne donnerons pas un centime pour le gaspillage.

Le rapporteur général, M. Métin, lui a donné l'assurance que la commission du budget regardait comme un devoir patriotique d'administrer le plus économiquement possible les services publics, et il s'est dit convaincu « que le courage fiscal de ce pays, qui lutte pour sa liberté et pour son sol, sera égal à sa bravoure militaire ».

M. Accambray, renouvelant sa récente manifestation, a déclaré qu'il ne voterait pas les quatre contributions, entendant par là refuser sa confiance au gouvernement, qu'il a taxé de pusillanimité.

Cette attaque directe a été aussitôt relevée, comme elle le méritait, par M. Ribot, qui s'est écrié, aux applaudissements de la Chambre :

Ce pays donne l'exemple des qualités les plus viriles et les plus admirables. (Applaudissements.) Il a confiance en lui-même et confiance dans la victoire. (Très bien ! Très bien !)

Le gouvernement fait son devoir comme il peut, et le Parlement également. Que tous soient dignes du pays, voilà ce que je souhaite ardemment. Et qu'on ne leur reproche pas de ne pas avoir fait tout ce qu'ils pouvaient faire. Efforçons-nous d'agir de notre mieux, le pays jugera. (Très bien ! Très bien !)

Actuellement, pas une parole ne doit être prononcée qui soit de nature à diminuer la confiance que le pays a en lui, et sa résolution inébranlable de faire tout ce qui est indispensable pour assurer la victoire dont personne ne doit et ne peut douter. (Vifs applaudissements.)

Après une brève intervention de M. Jules Roche, qui a demandé au ministre des Finances de dresser dans le prochain projet sur les contributions un tableau d'ensemble des charges pesant sur la matière imposable, la discussion a été close, et les quatre contributions ont été votées par 480 voix contre une, celle de M. Accambray.

Au début de la séance, la Chambre avait adopté un projet de loi modifiant l'article 41 de la loi du 10 août 1871 sur les conseils généraux et l'article 150 de la loi du 5 avril 1884 sur l'organisation municipale. Le texte adopté par elle, avec un amendement de M. Paul Meunier, aura pour résultat de remédier au retard, accru d'année en année, de la mise en distribution des rôles, retard qui, en empêchant les contribuables de s'acquitter par douzièmes, porte au Trésor un préjudice évident.

Jeu de la semaine, la Chambre discutera le projet de loi relatif aux crédits additionnels destinés à l'achat de blé et de farine pour le ravitaillement de la population civile. — ANDRÉ DORLAC.

LA GRECE S'ÉMEUT
de la convention turco-bulgare

ATHÈNES. — Les organes vénéralistes expriment l'opinion que la convention turco-bulgare, étant inspirée par l'Allemagne, doit certainement assurer d'importantes compensations territoriales à la Bulgarie, en cas de victoire des empires centraux.

Par conséquent, ajoutent-ils, pour éviter l'isolement, la Grèce doit maintenant se joindre aux puissances de l'Entente et obtenir ainsi une extension de territoire qui contre-balancera celle qui est promise à la Bulgarie. (Times.)

LE DERNIER CONVOI
de grands blessés

M. Barthou prononce
un émouvant discours

Le dernier train de grands blessés renvoyés d'Allemagne est arrivé hier matin à la gare de la Chapelle. Il a été reçu par MM. Louis Barthou, ancien président du Conseil; Strauss, sénateur; Dausset et Gay, du Conseil municipal de Paris; Paoli, secrétaire général de la préfecture de police.

M. Gay leur a souhaité la « revenue » au nom du Conseil municipal de Paris, et M. Olivier Sainière, au nom de l'Association des Dames françaises.

M. Louis Barthou, prenant ensuite la parole, a fait un vibrant éloge des héros mutilés pour le service du pays, dont les blessures physiques ont été aggravées, au cours de leur internement, par les fausses nouvelles qui leur représentaient la France vaincue, divisée et découragée.

La France, a dit éloquentement l'ancien président du Conseil, est unie, confiante et forte, prête à tous les sacrifices derrière une armée prête à tous les héroïsmes.

Mais la certitude de la victoire ne doit pas faire illusion sur la durée de la lutte, qui sera encore longue et dure. Il faudra encore beaucoup d'efforts et de sacrifices pour libérer le territoire et réparer la spoliation subie en 1871. Toutes les Françaises, tous les Français accepteront les épreuves qui seront le prix de la victoire.

Tous les blessés ont vivement acclamé M. Louis Barthou et ont crié : « Vive la France ! » Puis ils ont, d'un mouvement spontané et unanime, chanté la Marseillaise pendant que, dans l'auditoire, des larmes montaient aux yeux de leurs parents et des assistants, secoués par l'émotion de ce patriotique spectacle.

M. Charles Humbert, sénateur,
prend la direction du Journal

L'Information a publié hier la note suivante :

Le Journal vient d'être cédé à un groupe à la tête duquel se trouve M. Charles Humbert, le sympathique sénateur de la Meuse, dont l'énergique campagne en faveur des intérêts de la Défense nationale a été si passionnément suivie par l'opinion publique.

Nouvelles parlementaires

Les allocations aux familles des mobilisés

La commission d'assurance et de prévoyance sociales a entendu hier le ministre de l'Intérieur sur la proposition de loi relative aux allocations aux familles des mobilisés. M. Renaud a été chargé de déposer un rapport supplémentaire consacrant l'accord intervenu entre le gouvernement et la commission.

Sur la proposition de M. Manger, la commission a décidé de faire une enquête générale sur la situation des réfugiés, évacués et rapatriés des départements envahis, en ce qui concerne les mesures d'assistance prises à leur égard. Elle a décidé en outre d'aller étudier sur place les mesures d'assistance et de sécurité prises à l'égard des populations restées dans la zone des opérations.

Le fonctionnement du service de santé

La commission d'hygiène, publique a entendu MM. Maginot et Godart sur le fonctionnement général du service de santé. Elle a décidé d'envoyer deux de ses membres, MM. Théveny et Ch. Bernard, dans la 4^e région pour examiner les formations sanitaires de l'avant, l'alimentation du soldat, l'hygiène des cantonnements. M. Renaud est délégué dans la 2^e région. Elle a entendu aussi le rapport de M. Schmidt sur le projet de loi du gouvernement tendant à donner aux préfets le pouvoir de réglementer la vente de l'alcool. Le rapport sera déposé à la séance de jeudi.

La taxe de guerre sur le revenu

La proposition de loi de M. Tournon et plusieurs de ses collègues tendant à établir pour la durée de la guerre une contribution extraordinaire sur le revenu a été mise en discussion.

Une modification notable a été apportée au minimum, considéré comme nécessaire à l'existence : le chiffre correspondant aux charges de famille a été doublé. Ainsi, ce minimum, fixé à 2.400 francs, serait majoré de 400 francs par mois de mobilisation du chef de famille et de 1.200 francs par personne à sa charge (femme, enfants ou vieillards).

La portion de revenu dépassant le total de ces exemptions serait soumise à l'impôt, dont le taux reste de 20 0/0.

Les exemptions pour pertes subies par suite de la guerre sont maintenues sans changement.

En résumé, la contribution nouvelle frapperait surtout les revenus qui n'ont pas été diminués par la guerre et elle comporterait un dégrèvement important pour les familles nombreuses.

Les armes portatives

La commission du budget a entendu un nouveau rapport de M. Jacques-Louis Dumesnil sur les armes portatives et en a adopté les conclusions à l'unanimité.

DANS L'ARMÉE

Par décret en date du 28 juillet 1915, sont promus dans l'arme du génie :

Au grade de colonel : MM. Robert, lieutenant-colonel à l'état-major particulier aux armées, maintenu ; Abinal, lieutenant-colonel à l'état-major particulier à la 6^e région, maintenu.

LES VIANDES FRIGORIFIÉES

Le projet voté par le Sénat aura pour double effet d'enrayer la hausse du prix de la viande et de faire cesser les prélèvements opérés sur notre cheptel.

Le Sénat a poursuivi et terminé, hier, la discussion du projet de loi autorisant l'acquisition de viandes frigorifiées.

M. Méline s'apprêtait à formuler un certain nombre de réserves sur ce projet, qui a pour double but de faire cesser ces prélèvements opérés sur le cheptel national par les réquisitions militaires et d'enrayer la hausse du prix de la viande. Mais comme il exprimait le regret que les viandes frigorifiées acquises à l'étranger pour les besoins de l'armée ne pussent être rétrocédées à la population civile, M. Ferdinand David, ministre de l'Agriculture, a déclaré qu'au contraire, en vertu du texte soumis au Sénat, une partie de ces viandes pourrait être rétrocédée à la population civile pendant la durée de la guerre, sans qu'il fût besoin pour cela d'une loi spéciale. Satisfait de cette déclaration, et convaincu que l'introduction sur le marché de Paris des viandes frigorifiées aura pour effet de régulariser les cours et de décourager la spéculation, M. Méline a aussitôt renoncé à la parole et il est descendu de la tribune en invitant le Sénat à voter le projet qui, dans ces conditions, est « très favorable à notre agriculture ».

M. Perchot, qui avait déposé un contre-projet, l'a retiré pour se rallier au nouveau texte de la commission : il s'est contenté de demander, au gouvernement de prendre des précautions pour éviter que les importateurs de viandes frigorifiées appelés à bénéficier de la suspension des droits de douane ne se coalisent afin de maintenir le cours de ces viandes à un taux excessif.

Le rapporteur, M. Bérard, n'a donc pu que se féliciter de l'accord unanime qui se faisait sur le projet élaboré par la commission des finances, et qui est, on le sait, très différent de celui voté par la Chambre. Il en a, en quelques mots, exposé l'économie :

Nous manquons des installations fixes et mobiles nécessaires pour assurer l'importation dans notre pays de viandes frigorifiées. Afin de permettre l'établissement de ces installations, le nouveau projet prévoit que des compagnies concessionnaires recevront de l'Etat la commande de 120.000 tonnes par an de viandes frigorifiées, cela jusqu'au 31 décembre 1916 ; puis les titulaires des marchés ainsi conclus auront droit, à dater de l'expiration de ce marché, jusqu'au 31 décembre 1919, pour les viandes frigorifiées qu'ils importeront sur notre territoire, au remboursement des droits et taxes de toute nature dont seront frappées les viandes frigorifiées à leur entrée en France, cela sous réserve que le poids total des viandes entrant ainsi en franchise ne puisse dépasser 120.000 tonnes par an.

Les compagnies importatrices auront tout intérêt à favoriser la consommation des viandes frigorifiées en France. D'ailleurs, pendant la durée de la guerre, l'Etat aura toute liberté pour rétrocéder à la population civile une partie des viandes frigorifiées importées pour les besoins de l'armée.

Au nom du gouvernement, le ministre de l'Agriculture a donné son adhésion à ce projet, qui, tout en permettant de « ne pas épuiser notre troupeau national », aura « pour heureux effet de développer le pavillon français ».

Et après une intervention de M. Aimond, rapporteur général, qui a expliqué pourquoi la commission des finances avait cru devoir substituer ce nouveau projet à celui qu'avait voté la Chambre, la discussion a été close et l'ensemble du projet adopté à mains levées.

En fin de séance, la question de la suspension des droits d'entrée sur le papier destiné à l'impression des journaux a été portée à la tribune par M. Fabien Cesbron, hostile à cette mesure, que le rapporteur, M. Morel, a défendue en quelques mots, en expliquant qu'elle était amplement justifiée par « les difficultés auxquelles se heurte actuellement la presse pour se fournir du papier qui lui est nécessaire ». Après quoi, la suite de la discussion a été renvoyée à jeudi prochain. — G.L.

LES DERNIERES LISTES
de pertes allemandes

COPENHAGUE. — Les vingt dernières listes des pertes prussiennes, numérotées de 264 à 283, contiennent les noms de 112.528 tués, blessés ou disparus, hommes et officiers. Parmi ces derniers, il y a cinq généraux tués. Le total des pertes prussiennes est ainsi élevé à 1 million 516.761.

Les pertes allemandes sont de plus de 2 millions 1/2 ; en y ajoutant les listes non encore publiées, les pertes allemandes exactes doivent être évaluées à plus de trois millions et demi. (Daily Mail.)

VACANCES COURS ET LEÇONS
PIGIER, 53, rue de Rivoli.

La Vie Universitaire

UN JEUNE PROFESSEUR vu à travers un roman

La guerre a bouleversé bien des choses et bien des gens, mais elle n'a pas empêché Mme Marcelle Tinayre d'écrire un roman en toute placidité. Elle a écrit son roman sur la mobilisation, voilà tout. Une romancière un peu industrielle ne se laisse pas déconcerter par les événements. Reste à savoir si les lecteurs sont séduits par les broderies romanesques faites pour orner la dure réalité. C'est une autre question.

Toujours est-il que Mme Tinayre, ayant un roman à écrire et le cœur à écrire un roman, étudie l'état d'esprit, l'état d'âme durant la *Veillée des armes*. Elle nous donne, ou prétend nous donner, un tableau de mœurs parisiennes. Ce tableau, sans doute, est pâle de couleurs, et il est superbement dessiné. Mais il est chargé de personnages, parmi lesquels un certain nombre d'universitaires. Ces universitaires habitent le quartier où Mme Tinayre demeure. Mme Tinayre, pour observer l'humanité en un jour de crise, n'est pas sortie de son quartier. Les universitaires que nous voyons là sont donc les universitaires du quartier de Mme Tinayre.

Ils ne sont pas très prestigieux, au regard perçant de la romancière. Mais ils jouent un rôle honnête. Et puis, ils font comme la romancière elle-même : ils ne fuient pas la banalité.

Du moins aurons-nous de l'estime pour le jeune Pierre Anselme. Pierre Anselme est le fils de Mme Anselme, veuve et marchande de journaux. « Cette marchande de journaux est une ambitieuse qui rêve de s'élever dans la hiérarchie sociale », comme dit Mme Tinayre. Son commerce lui paraît beaucoup plus noble que celui de la fruitière et, à force de manier les livres et les journaux, elle prend les façons et les prétentions d'une personne instruite. Il est visible que la marchande de journaux n'a pas les sympathies de Mme Tinayre qui, elle, est une personne instruite. Mais Mme Anselme peut se consoler de ne les point avoir, car son fils lui donne toute satisfaction. « Pierre a été boursier au lycée ; il est entré dans un bon rang à l'Ecole normale supérieure, et, maintenant, il est en train de passer le concours d'agrégation. A la rentrée d'octobre, il sera professeur en province. Alors, Mme Anselme vendra son fonds de papeterie et achèvera de vieillir près de son fils, heureuse, honorée et coquette comme une rentière. » Mme Tinayre ne lui en sait aucun gré, et sa phrase est sifflante. Hélas ! l'estimable rêve de Mme Anselme ne se réalisera pas. Elle meurt d'émotion le jour de la déclaration de guerre, qui est aussi le jour où son fils Pierre passe le concours d'agrégation. Pierre Anselme, seul au monde, entraîné maintenant dans les combats, aura besoin désormais d'une grande force morale. Cette force morale ne lui manquera pas.

Ce jeune universitaire est bien capable de faire figure de héros, et, s'il paraît banal, ce n'est pas sa faute, mais celle de Mme Tinayre. Mais notre romancière entreprend de railler. C'est qu'elle rencontre M. Lepoutre, et, comme elle ne partage pas les idées de M. Lepoutre, elle a, pour parler de lui, le ton bien féminin de la supériorité. Il y a, néanmoins, quelque indulgence dans sa raillerie. « M. Lepoutre, professeur d'économie politique, espérantiste et pacifiste notoire, est un petit homme bête et fatigué. Il a une figure terreuse, des cheveux blancs en brosse inégale, un bon sourire et des yeux bleus que la myopie rend très vagues sous le lorgnon. » M. Lepoutre ne croit pas à la possibilité de la guerre. Il est optimiste. Il a confiance dans la sagesse des peuples. Il sait d'ailleurs que le vainqueur serait ruiné par la guerre comme le vaincu. Bref, il n'est pas dépourvu de bon sens dans ses raisonnements. Le seul tort de cet excellent professeur d'économie politique du quartier de Mme Tinayre est de croire au bon cœur des gens qui gouvernent les Etats militaires. M. Lepoutre est donc utopiste, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, mais il n'est pas méchant du tout. Et c'est avec douceur qu'il discute avec son gendre, l'architecte Delmotte, « un grand diable d'architecte à barbe brune » (sic) qui dit orgueilleusement : « Je ne suis pas docteur, moi, je ne fais pas de sociologie, moi ! » et qui ajoute que les Français sont des poires. « A quoi M. Lepoutre répond poliment : « Je vous ferai remarquer, Edouard... »

Il est doux, il est gentil, ce professeur d'économie politique, mais presque caricatural, ce qui est évidemment naturel, puisqu'il est pacifiste. Néanmoins, Mme Tinayre a voulu marquer quelque obligeante intention au monde intellectuel. Elle a, par un heureux hasard, rencontré, dans son quartier, un idéaliste généreux, qui n'est pas un professeur de l'Université, mais qui est un maître de la science. C'est le savant médecin Maxime Raynaud, qui a fait dans son labora-

toire tant d'efficaces recherches, et qui aura des disciples, s'il n'a pas d'élèves. Soudain aujourd'hui, « Maxime reprenait les vieux thèmes pacifistes que M. Lepoutre avait développés tant de fois dans ses articles et ses conférences ». Mais lisez cette belle phrase attentivement : « A mesure qu'il parlait, Maxime s'étonnait d'entendre sa propre voix prononcer des mots vains, des mots creux qui avaient été vivants naguère et qui étaient morts désormais, si bien morts qu'ils laissaient aux lèvres un goût de cendres... » Vous avez compris, n'est-ce pas ? Et Mme Tinayre ne parle pas pour ne rien dire, et elle écrit des phrases qui sont terriblement belles. Ah ! ces mots qui ont été vivants naguère et qui sont morts, et tellement morts qu'ils laissent aux lèvres un goût de cendres ! Comme on écrit bien dans le quartier de Mme Tinayre ! O littérature ! O verbiage ! Si l'heure était moins grave, on sourirait peut-être.

Mais Mme Tinayre esquisse loyalement une belle figure de savant indépendant qui aurait pu être professeur à la Faculté de Médecine et qui a préféré être un homme de science et un homme libre. Je me hâte d'ajouter que, en dépit de Mme Tinayre, il n'y a pas incompatibilité absolue entre la science, la liberté et la Faculté de Médecine.

Maxime Raynaud, ce savant libre, après avoir travaillé avec Duclaux et Roux, à l'Institut Pasteur, a subi l'attrait de l'action sociale. Il fut avec Deherme à l'Université populaire, avec Péguy aux *Cahiers de la Quinzaine*. Il crut à la paix universelle. Il ne douta point que la France ne représentât la justice et la raison. Et maintenant ! Maintenant, « ce qui survivait en lui aux illusions de la jeunesse, c'était l'amour du beau, la volonté du bien, la passion de la vérité, et le respect de la science qui n'était pas une vaine idole, mais un moyen de servir les hommes en se perfectionnant soi-même. L'étude de la nature, affirmait-il, l'avait rendu plus humble, plus patient, plus discipliné. Le verger du mysticisme ne le troublait pas. Il était gai, parce que sa vie était simple et pure. Il aimait les hommes, et non pas seulement par pitié, mais par une fraternité véritable. C'était un Français fils du dix-huitième siècle, presque guéri de l'idéologie, et qui avait cessé d'être chimérique, sans cesser d'être généreux. » Voilà une noble portrait et qui fait excuser bien des poncifs.

Par ainsi — et les petites railleries de la romancière ne les diminuent pas — universitaires et savants ont une grande dignité intellectuelle et morale. Et que tous soient les voisins de Mme Tinayre, cela est honorable pour son quartier !

J. Ernest-Charles.

Distributions de Prix

Grand lycée Charlemagne

La distribution des prix aux élèves du Grand Lycée Charlemagne a eu lieu sous la présidence de M. Coville, directeur de l'enseignement secondaire, assisté de M. Lamiraud, inspecteur d'académie, et de M. L. Bernard, proviseur du lycée. Le discours d'usage a été remplacé cette année par une allocution de M. le proviseur, qui a rappelé, en termes émus, la part glorieuse prise par les anciens élèves du lycée à la lutte actuelle.

Le prix de l'Association des anciens élèves a été attribué à l'élève Morel, du cours de Centrale ; le prix Broca, à l'élève de Mirmonde, de philosophie ; le prix Gobin, à l'élève Charon, de première B ; le prix Mothéré, à l'élève Hindermeyer, de première C ; le prix Lantoin, à l'élève Ricard, de première A ; le prix offert par M. de Couberlin, à l'élève Carton, de deuxième C.

Voici la liste des élèves le plus souvent nommés :

- Spéciales.** — Mesnager, Reufflet, Cambournac.
Centrale. — Morel, Laurent.
Mathématiques I. — Bonaldi, R. Lévy, A. Bonnet, Ch. Bonnet, Vatan, Ollivier.
Mathématiques II. — Dachler, Buisson, Bellard, Bouzard, Cabrit, Cassagne.
Philosophie. — De Mirmonde, Lombard, Bernard, Dargent, Mortier.
1^{re} A. B. — Ricard, Dominault, Meillet, Kaminsky, Casalis, Wimphen, Charon, Bouffanais, Dumas, Greffier, Moutier, Fossier.
2^{de} C. — Plazanet, Peyrat, Féry, Chardon, Van Aertselaer, Hindermeyer, Besson, Nicaise, Lafey, Colliot, Plessier.
3^{de} D. — Raymond, Tourneur, Glé, Millet, Bromberg, Kahn, Colliot, Barde.
4^{de} A. B. — Roser, Lévy, Lafont, Beslais, Mirambel, Guyot, Lagrange, Klein, Marx, Sohn.
5^{de} C. — Bradel, Mousellard, Chavanier, Descomps, De-frasne, Caillard, Poudade, Carton, Plazanet, Gontier.
6^{de} D. — Lacalmontie, Jeannot, Allary, Boisserand, Labé, Lafont, Dumont, Castellani, Recner, Porgès, Narjoux, Deleuil.
7^{de} A. — Potut, Métenier, Orange, Nayroles, Gerson, Pettelat, Mongredien.
8^{de} A. B. — Stremier, Chardon, Aron, Lorties, Bihergall, Ranger.
9^{de} B. — R. Lévy, Ambier, Olier, Marie, Geingeaud, Potevin, Colombu, Lésa, Verley, Preysas, Cassel.
10^{de} A. 1. — Aldebert, Bisseliches, Geoffriaux, Parisot, Avril, Gerson, Carroy, Laurent, Savignon.
11^{de} A. 2. — Lamy, Charria, Bouf, Siblot, Soutza, Prost.
12^{de} B. — Lacalmontie, Renard, Boyer, Gois, Desmottes, Toulain, Maillard, Pralong, Queudst.

EXCELSIOR rétribue selon la place qu'elles occupent les photographies d'actualité qui lui sont adressées immédiatement et sans aucun retard par ses lecteurs.

LA CULTURE FRANÇAISE à l'Exposition de San-Francisco

Lorsque le Parlement vota une somme de 2 millions pour assurer la participation officielle de la France à l'Exposition de San-Francisco, un paragraphe spécial préleva 80.000 francs pour la représentation de la culture française : 50.000 francs étaient affectés au Comité France-Amérique, dont l'œuvre est si vivante et si féconde outre-Atlantique ; le haut enseignement (Université de France) recevait, de son côté, 20.000 francs, et la Fédération des Alliances françaises, 10.000 francs.

Ces trois organisations ont établi un programme de conférences. Déjà des savants particulièrement autorisés sont partis et ont porté la parole à San-Francisco devant l'élite de la société américaine, accourue pour les entendre. C'est devant cet auditoire que M. Geouffre de Lapradelle, ayant pris comme sujet : « La force du droit et le droit de la force » ; M. Le Braz, développant « les Caractères généraux du génie français » ; M. Hovelacque, étudiant « la Littérature étrangère », firent acclamer notre pays ; tandis que, dans le « Festival Hall », devant quatre mille personnes, le maître Saint-Saëns faisant exécuter par le « Boston Symphony Orchestra » sa *Symphonie en ut mineur*, était l'objet d'une ovation enthousiaste. Auparavant, le maître s'était fait applaudir comme orateur avec sa conférence sur « l'Exécution de la musique et particulièrement de la musique ancienne ». D'autres conférenciers sont attendus : MM. Hanotaux, Le Dantec, Boutroux, M. Bergson peut-être, et d'autres encore, choisis parmi les plus renommés, qui iront porter en cette terre californienne, où la race latine a tracé un si profond sillon, la généreuse semence de la pensée française.

Mais les conférences n'ont pas été les seuls moyens choisis à cet effet. Par les soins du ministère de l'Instruction publique, une exposition a été réunie, qui est une haute manifestation de notre activité scientifique.

Certes, cette exposition n'est pas présentée sous un aspect attrayant : il n'y a pas là, comme pour la mode ou la poupée, des dioramas brillants sous des jeux appropriés de lumières, et le visiteur vulgaire n'y doit pas chercher des sensations inconnues.

Elle consiste en une bibliothèque abondamment fournie, comprenant les plus beaux ouvrages, les plus vieux comme les plus récents, qui forment le monument de la pensée française. Le visiteur attentif y trouve, classé méthodiquement, les principales publications qui ont contribué à semer dans le monde entier notre culture. Et, afin de faciliter son jugement, une notice a été établie, courte et substantielle, pour chaque partie de notre activité.

Parmi ces notices, il faut signaler la brochure explicative de M. Lucien Poincaré, qui a expliqué précisément quel était l'esprit qui avait présidé à l'élaboration méthodique et raisonnée de cette classification.

D'abord apparaît nettement, dit-il, l'ancienneté de la science française : on a sous les yeux son passé illustre, on constate ses traditions plusieurs fois séculaires.

Elle ne date pas d'hier, cette science glorieuse ; et si l'on remonte aux origines lointaines, comme si l'on arrive aux temps voisins du présent, on constate que, souvent, à la source même d'où est sortie une nouvelle catégorie de connaissances humaines, est attaché un grand nom français.

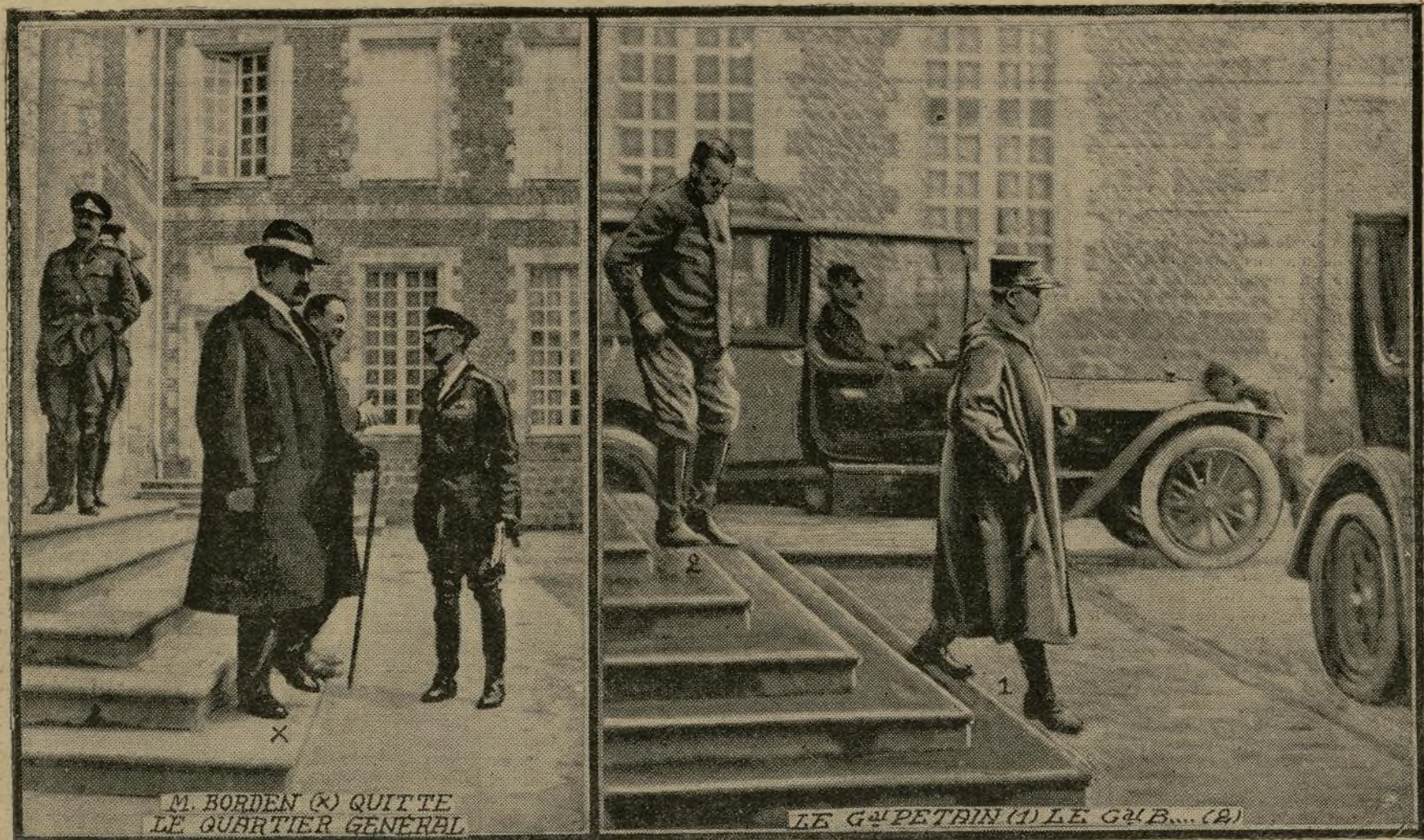
Il est arrivé bien des fois dans l'histoire des grandes découvertes qu'une science, complètement insoupçonnée la veille, est, nouvelle Minerve, sortie tout armée, munie de sa méthode propre et de ses moyens d'action, du cerveau puissant d'un homme de génie. De ces hommes-là la France a été la mère féconde ; elle a enfanté, elle a instruit, elle a préparé par sa douce et profonde culture les Descartes, les Lavoisier, les Champollion, les Ampère, les Lamarck, les Claude Bernard, les Pasteur.

Mais, alors même qu'elle ne fut pas l'initiatrice, elle sut toujours se montrer originale : des qu'elle entra dans un domaine nouveau, elle y apporta de nouvelles méthodes, et ceux-là aussi furent des créateurs qui rendirent possible, par leurs ingénieux efforts, l'exploitation rationnelle d'une région encore inexplorée.

Une telle œuvre, présentée avec tant de tact, de bon goût et d'habileté, ne laissera pas indifférent le public américain qui, dans ses souvenirs historiques, a la preuve de nos aspirations identiques et d'un même idéal. Dans cette représentation de notre culture, il ne faut pas oublier de mentionner le travail considérable de M. André Lichtenberger, qui a établi le catalogue-type d'une « Bibliothèque de Famille française ». La collection sommaire de livres ainsi intitulée n'a aucune prétention à l'érudition : elle a pour but, dans les principaux domaines de la connaissance, et spécialement en ce qui concerne la littérature d'imagination et l'anecdote historique, d'offrir aux personnes cultivées une liste d'ouvrages français que distinguent à la fois leur valeur propre et l'agrément de la présentation.

Louis Rouquette.

Dans un quartier général d'armée



M. BORDEN (*) QUITTE
LE QUARTIER GÉNÉRAL

LE GÉNÉRAL PETAIN (1) LE GÉN. B... (2)

Un quartier général d'armée, dans la région du Nord, vient de recevoir deux visites : celle de M. Borden, premier ministre du Canada, accompagné de la mission canadienne, et celle du général Petain, qui était venu y conférer avec le général B...

LA DOMESTICATION des socialistes allemands

AMSTERDAM. — La presse hollandaise constate que la fermentation qui s'était manifestée dans la sozial-demokratie allemande paraît momentanément arrêtée. Selon elle, il est possible aujourd'hui de se rendre compte de l'avortement du mouvement qu'ont essayé de provoquer MM. Haase, Bernstein et Kautsky. En fait, la majorité est restée groupée grâce à l'habile manœuvre du Vorwaerts, qui, après avoir hurlé avec les loups, a insensiblement rallié les dissidents sous la houlette gouvernementale.

Aussi a-t-on vu tour à tour le Journal officiel de l'Empire triompher devant l'étranger de ce ralliement qui n'avait rien d'imprévu, et le bureau Wolff annoncer au monde que la commission du parti avait, dans sa dernière séance, « déclaré l'attitude du camarade Haase non conforme aux devoirs d'un président de parti ». En outre, ces jours-ci, deux des signataires du manifeste de Leipzig, MM. Bernstein et Kautsky, sont revenus au bercail par une sorte d'amende honorable publiée dans le Vorwaerts, où il était dit que le manifeste n'avait pas voulu acroître la désunion du parti, mais provoquer un jugement politique. Seul, M. Haase, d'après la Königsberger Volkszeitung, un des derniers journaux acquis aux dissidents, annonce qu'il a décidé de conserver la présidence du parti jusqu'au prochain congrès.

La presse hollandaise insiste sur le fait que l'état de siège renforcé a été proclamé à Kiel et que les articles 6, 6, 27, 28 et 29 de la Constitution prussienne ont été suspendus. C'est la suppression des dernières garanties des libertés individuelles et de l'inviolabilité du domicile assurées aux citoyens. Un des organes sozial-demokrates de Kiel explique la raison de cette étrange mesure de rigueur prise au onzième mois de la guerre dans un grand port d'où l'élément étranger a été, depuis longtemps déjà, sévèrement banni. « Nous devons cette mesure, écrit-il, aux agités et aux jeunes fous qui ont organisé récemment des manifestations de protestation sozial-demokrates. »

La sozial-demokratie allemande tiendra ses grandes assises le 8 et le 9 août avant la rentrée du Reichstag.

Une harangue du général Botha

BLOEMFONTEIN. — Le général Botha a adressé aujourd'hui aux Boërs de Bloemfontein une harangue qui lui a valu une ovation sans précédent dans l'histoire de l'Etat d'Orange. Lorsque le général a fait appel à la foule pour qu'elle donne tout l'appui possible au gouvernement impérial dans le conflit mondial, des acclamations frénétiques se sont élevées.

La documentation sur la guerre, la plus complète, la plus exacte, est fournie par la collection d'« Excelsior ». Demander conditions spéciales à ses bureaux.

Nouvelles brèves

Le lieutenant-colonel Messimy blessé. — Le lieutenant-colonel Messimy a été blessé d'un éclat d'obus dans la cuisse. Le lieutenant-colonel Messimy est l'ancien ministre de la Guerre. Il commandait des chasseurs alpins dans les Vosges, quand, il y a quelques jours, il fut blessé. Quoique douloureuse, la blessure de l'ancien ministre n'est pas de nature à donner des inquiétudes à ses amis.

Hommage posthume. — Le général Mallette a porté, avant-hier, au cimetière Montparnasse, la Croix de Guerre sur la tombe de son ancien subordonné, le soldat réserviste René Lèques, du 246^e régiment d'infanterie, cité à l'ordre, tombé glorieusement pour la patrie le 5 septembre à Ivry (Seine-et-Marne). Il était fils du directeur du service de santé de la 4^e région et petit-fils du colonel d'artillerie en retraite Keim.

Remise de décorations. — LE HAVRE. — Le général Goiran, commandant la 8^e région, a passé hier matin, à 8 heures, la revue des troupes de la garnison, en présence des notabilités civiles et militaires.

Il a remis la croix de chevalier de la Légion d'honneur aux capitaines Durupt et Lemesle ; trois médailles militaires et trente croix de guerre, dont une avec palme au contre-amiral Biard, gouverneur du Havre, ancien commandant du Gaulois.

Les versements d'or à Nancy. — NANCY. — La Banque de France de Nancy avait reçu en chiffres ronds, à la date du 27 juillet, la somme de 4 millions 1/2 en or. On cite certaines écoles — celles du groupe Mon-Désert, par exemple — où les instituteurs ont recueilli en quelques jours, auprès des familles de leurs élèves, des sommes dépassant 6.000 francs.

Le feu dans une manufacture. — NANCY (Dép. part.). — Un commencement d'incendie a éclaté à la manufacture de chaussures Pernot, rue du Bastion. Bien que promptement maîtrisé par M. Pernot et ses employés, le sinistre a causé pour une trentaine de milliers de francs de dégâts.

Ouvriers tamponnés par un wagon. — LUNÉVILLE (Dép. part.). — Une équipe travaillant sur une voie, en gare de Blainville, a été surprise par un wagon refoulé pour une manœuvre de triage.

Le chef d'équipe Vigneron, âgé de quarante-quatre ans, père de quatre enfants, eut le bras droit broyé et fut grièvement blessé à la tête ; un ouvrier, nommé Coubeau, âgé de vingt-six ans, atteint aux jambes, dut être, en même temps que lui, transporté à l'hôpital de Lunéville.

Terrible chute. — Blois (Dép. part.). — Une paralytique, Mme Fauchère, demeurant à Châteauneuf, est tombée du haut d'un rocher. La pauvre femme, grièvement blessée, ne tarda pas à expirer.

Le feu dans l'arsenal. — TOULON. — Un commencement d'incendie a éclaté cette nuit dans l'arsenal. Il a été causé par une drague, dans la darse de Castigneau, qui venait de prendre feu.

Toutes les autorités maritimes étaient sur les lieux. Après plusieurs heures d'efforts, les pompiers de la marine et les équipages de marins ont maîtrisé l'incendie.

Tentative d'empoisonnement contre des soldats anglais. — LONDRES. — Huit soldats, invités par un inconnu à prendre une tasse de thé, furent bientôt pris d'atroces douleurs d'estomac. Un médecin constata qu'ils avaient été empoisonnés par de l'acide carbonique. Ils ne furent sauvés que grâce à des soins énergiques.

Exécution capitale. — New-York. — L'ancien lieutenant de police Becker a été électrocuté hier pour complicité dans l'assassinat de Joseph Rosenthal.

LA QUESTION DU CHARBON au Conseil général de la Seine

Le Conseil général de la Seine a décidé hier, au cours de sa séance publique, qu'il serait procédé à la constitution d'un stock de charbon dit « Stock de précaution », afin d'assurer aux communes du département de la Seine la quantité de houille nécessaire aux besoins de la population. Ce stock sera de 200.000 tonnes.

M. Sellier, rapporteur de la question, a rappelé que les communes devront faire connaître les quantités de charbon dont elles auront besoin ; mais il est bien entendu que le département ne sera qu'un intermédiaire pour ces communes, lesquelles se serviront de ces stocks comme bon leur semblera.

La dépense à la charge du département est évaluée à 5 millions.

Le charbon prélevé sur chaque stock communal ne pourra être livré aux consommateurs à un prix supérieur au prix de revient calculé en faisant état des dépenses de toute nature.

En conséquence, le préfet de la Seine a été invité à solliciter des pouvoirs publics un décret rendu en Conseil d'Etat autorisant le département de la Seine à émettre des bons départementaux, remboursables dans un an, jusqu'à concurrence d'une somme maxima de 18 millions et dont le taux d'intérêt n'excèdera pas 6 0/0 l'an.

La séance levée, les conseillers municipaux se sont réunis à leur tour en séance publique.

M. Caron, au nom de la commission des emprunts, a demandé et obtenu de l'assemblée un complément d'emprunt nécessaire pour la constitution du stock de charbon pour le département.

L'opération financière devient donc commune aux deux assemblées, et le total des bons municipaux à émettre est fixé à 178 millions, soit 160 millions pour la Ville et 18 millions pour le département. Après quoi la session a été déclarée close. — M. E.

Le débarquement américain à Haïti

WASHINGTON. — L'amiral Caperton fait savoir que son détachement de débarquement à Port-au-Prince a rencontré une légère résistance, dont il a eu vite raison, sans éprouver de pertes.

La piraterie allemande

AMSTERDAM. — On croit que les trois voiliers danois Maria, Neptune et Lena ont été torpillés dans la mer du Nord.

Chalutier coulé

LONDRES. — Le chalutier anglais Young-Perey a été coulé par un sous-marin allemand dans la mer du Nord. L'équipage a été sauvé.

TRIBUNAUX

Propos séditieux. — M. Simonnet est un brave ouvrier, mais, malheureusement, il a la langue un peu longue. Dans un débit qu'il fréquentait, à Asnières, il tint, à plusieurs reprises, des propos que la loi qualifie de séditieux. Le premier conseil, qui avait à le juger hier, lui infligea pour ces faits un mois de prison et 500 francs d'amende.

La foule coupable. — Mlle Germaine Picard et M. Jacques Bonzon plaident hier, devant le premier conseil de guerre, pour deux blessés, le soldat T..., du 20^e bataillon de chasseurs à pied, et le soldat L..., du 1^{er} régiment d'infanterie légère. Le délit qu'on leur reproche est sans gravité, et, comme l'ont dit les agents sans la foule l'affaire n'aurait eu aucune suite. Le 2 juin, L..., en traitement à l'hôpital d'Issy-les-Moulineaux, se prit de querelle avec un soldat, qui, en descendant d'un tramway, place Voltaire, avait heurté sa jambe malade. Les agents voulurent intervenir : la foule, qui bientôt atteignit 500 personnes, prit parti pour le blessé, et le soldat T... injuria les représentants de l'autorité.

Après les témoignages de M. l'abbé T..., vicaire au Chesney, et de M. le pasteur Monod, d'Engligny, tous les deux infirmiers à la 24^e section, qui sont venus apporter un témoignage en faveur de L..., le premier conseil a condamné celui-ci à un mois de prison et son camarade à huit jours.

La vivacité du zouave. — Le sergent Sponville, du 1^{er} régiment de zouaves, est revenu spécialement d'Ypres, hier, pour comparaître devant le deuxième conseil de guerre. Il devait répondre devant la justice militaire du délit d'outrage et de rébellion à un magistrat dans l'exercice de ses fonctions.

Le 2 mai, alors qu'il se trouvait momentanément à son dépôt, à Rueil, Sponville, qui a déjà quinze ans de service dans les colonies, et qui a passé six mois dans les tranchées, provoqua, devant un café, un rassemblement. Le commissaire de police, M. Gaubert, intervint et prit le zouave par les épaules pour le faire circuler. Celui-ci se rebiffa et injuria le magistrat.

Sponville, qui avait la bonne fortune d'être défendu par le sergent Pierre Dessaigne, s'en est tiré avec huit jours de prison. Et, le soir même, M. le commissaire du gouvernement Montel lui a fait prendre le train pour rejoindre dans les Flandres ses héroïques compagnons de lutte.

Les détournements du sergent-major. — Infidèle, simple vis-à-vis de ses chefs, dont il avait la confiance, dur et hautain avec ses subordonnés, tel est le portrait que faisait, au début de son réquisitoire, du sergent-major Lacarrière, M. le commissaire du gouvernement Watline.

Cantonné à Villers-Cotterets, ce sous-officier, qui aime trop les plaisirs, le champagne et la bonne chère, se procura de l'argent, au détriment du régiment, en maquillant son livre d'ordinaire, auquel personne autre que lui ne touchait. Ses dépenses excessives attirèrent sur lui l'attention, et le pot aux roses fut ainsi découvert. L'expert comptable chargé de la vérification des comptes, dont les travaux portèrent sur deux mois seulement, trouva un déficit de 800 francs.

Lacarrière, qui était sur le point de passer sous-lieutenant, a été condamné à cinq ans de prison.

Gardes-barrière poursuivis. — NANCY (Dépêche particulière). — Devant le tribunal correctionnel de Lunéville viennent de comparaître les époux Coché, gardes-barrière à Bayon, poursuivis pour homicide par imprudence. Tous deux avaient laissé un automobiliste, du nom de Beck, s'engager sur la voie ferrée, peu avant le passage d'un train qui tamponna la voiture, dont le conducteur fut tué.

Victor Coché et sa femme ont été condamnés chacun à 50 francs d'amende avec sursis.

Mme veuve Beck, qui se portait partie civile, a obtenu pour elle une rente viagère de 1.500 francs et 10.000 francs pour chacune de ses deux filles.

Scutari est pacifié

SCUTARI. — Depuis que les troupes monténégrines ont occupé Scutari, il ne s'est produit ni incident, ni trouble dans la ville. La population, rassurée et tranquillisée, a repris ses travaux habituels. Les partis catholique et musulman ne songent plus à leurs conflits sanglants aujourd'hui disparus, et les meurtres dus à la vengeance qui étaient commis presque tous les jours dans le bazar de Scutari ont cessé.

Des mesures énergiques ont été prises pour empêcher le vol, le pillage et les attentats contre la vie humaine : les autorités militaires ont réussi à rétablir l'ordre et la tranquillité. Tous les agents autrichiens ayant été arrêtés, la propagande étrangère parmi les Albanais contre le Monténégro est devenue impossible, ce qui a rendu sûr et tranquille le pays continuellement menacé par leur action criminelle. En dehors des attaques contre les Monténégrins livrées il y a quelques jours, aucun incident ne s'est produit. Les Albanais n'ont plus résisté aux Monténégrins et ont partout déposé leurs armes : presque toute la population albanaise, dans les districts occupés, est désarmée.

Abonnements de Saison

Afin d'éviter à nos lecteurs les inconvénients qu'ils pourraient rencontrer pour se procurer EXCELSIOR dans certaines localités, nous avons créé des abonnements de saison au tarif suivant :

FRANCE	ETRANGER
Une semaine..... 1 franc.	Une semaine..... 2 francs.
Un mois..... 3 fr. 50.	Un mois..... 7 francs.

Nous ne pourrions pas faire recouvrer ces abonnements et nous prions nos souscripteurs de vouloir bien accompagner leur demande du montant de leur abonnement.

BLOC-NOTES

INFORMATIONS

— S. Exc. M. Cambon, ambassadeur de France en Angleterre, a visité, avant-hier, les automobiles routières, don du comité des Dames-Infirmières des hôpitaux écossais de Londres à la France. L'ambassadeur était accompagné par sa belle-fille et par Mme de La Panouse, femme de l'attaché militaire français et présidente de la Croix-Rouge de Londres. (New York Herald.)

— La comtesse Joseph de Bremond d'Ars a bien voulu prêter son école libre de Riez-sur-Belon pour un concert en faveur des blessés, le dimanche 25 juillet.

M. et Mme Guio, la vicomtesse de Kergarion, M. Hély de Bremond d'Ars, M. Jean-Yves de Kergarion et M. Canu ont été très applaudis.

Excellente recette pour nos chers blessés.

NAISSANCES

— Mme René Chevallier, femme du sous-lieutenant au 5^e régiment d'infanterie, a donné le jour à un fils qui a reçu le prénom de Joseph.

NECROLOGIE

Nous apprenons la mort :

De M. Alfred Dument, ancien député de Dunkerque, né en 1845 ;

De M. Etienne Faure, caporal réformé, décédé le 20 mars, à Lubbeck (Allemagne), fils du colonel Faure ;

De lord Kilmorcy, décédé à Londres, à soixante-trois ans ; il laisse deux fils, dont l'un fut blessé récemment, et une fille, la comtesse de Jersey ;

De Mme Léopold Bruneau, née Louise-Marguerite Soudon, femme de l'officier d'administration principal gestionnaire de l'hôpital militaire de Rennes, et mère du maréchal des logis d'artillerie Jean Bruneau, décédé à Rennes ;

De M. Faure de Lillat, décédé à l'âge de soixante-cinq ans, en son château de Belhante, à Escrignelles (Loiret), membre de Sociétés de secours mutuels et conseiller municipal ;

De M. C. Meunier, ancien notaire à Blois, décédé à Chouzy (Loir-et-Cher).

Pour les Informations de Naissances, de Mariages et de Décès, s'adresser à l'OFFICE DES PUBLICATIONS D'ETAT CIVIL, 24, boulevard Poissonnière, de 9 heures à 6 heures. Téléphone Central 52-12. Il est fait un prix spécial pour les abonnés d'Excelsior.

Morts au champ d'honneur

Le capitaine Raymond Chamerot, du 3^e d'infanterie, tué le 6 juillet dans le Nord, âgé de vingt-neuf ans ; sur le front depuis le début des hostilités, il avait été promu capitaine il y a deux mois, après une action d'éclat.

Georges de Cormont, attaché d'état-major, mort des suites de ses blessures, nerveux de Mgr de Cormont, évêque d'Aix et de Dax.

Le sergent-fourrier Jean Bernardazzi, de l'infanterie, tombé le 22 août à Latour-Thénos (Belgique).

Henri Bodin, aspirant missionnaire de la Congrégation du Saint-Esprit, du 3^e d'infanterie, mort à l'hôpital militaire de Zuydcoote le 22 juillet.

Maurice Bressard, de l'infanterie, artiste peintre, tué le 14 mai, à Ablain-Saint-Nazaire.

THÉÂTRES

A l'Opéra-Comique. — Demain, en matinée, à 1 h. 1/2, l'Opéra-Comique donnera *Louise*, avec Mmes Brunet et Borel, MM. Fontaine, Henri Albers, Paillard, Azéma, etc. Le spectacle se terminera par la *Marseillaise* chantée par Mlle Brohly.

Jeu de dimanche, en matinée, à 1 h. 1/2, *Carmin*, pour la rentrée de M. Ed. Clément, avec Mmes Davelli, Vallin-Pardo, M. Allard, etc. La *Marseillaise* avec Mlle Brunet.

Enfin, dimanche 8 août, en soirée, à 7 h. 1/2, avec *Manon* et la *Marseillaise*. En soirée, à 7 h. 3/4, *Lekmé* et la *Marseillaise*.

Au Théâtre Antoine. — Le Théâtre Antoine décline actuellement un très gros succès avec la *Polka de madame Vanderbeek*, dans laquelle Libeau a réalisé la plus belle de ses créations. Les représentations n'ont lieu que trois jours par semaine, les jeudi (matinée et soirée), samedi (soirée) et dimanche (matinée et soirée).

A Marigny. — Ce qui fait que le spectacle a un si vif succès, c'est qu'il est très varié. Voyez les *Rialdos* ! Voyez les *Sisters Milville* ! les genres sont bien différents. Chacun d'eux, cependant, fait florès. Ce spectacle inédit, qui encadre brillamment la revue *Ca va ! ça va !* est donné tous les soirs et le sera demain, à 2 h. 1/2, en matinée.

Le banquet offert à Léoncavallo. — A la demande des Amis de Paris, M. Léoncavallo vint dernièrement à Paris pour diriger, à l'Opéra-Comique, deux représentations dont les recettes furent intégralement versées à la Fraternelle des Artistes, œuvre que fonda M. Dalmier.

Avant que le célèbre compositeur de *Pauvre* ne quitte Paris, le comité de la Fraternelle des Artistes voulut, pour le remercier, offrir à M. Léoncavallo un déjeuner très intime qui eut lieu hier et auquel assistaient MM. Tilton, Dalmier, Guiraud, Gheusi, Emile et Vincent Isola, Adolphe Adier, Antoine Baniès, M. Hulin, Régis Gignoux, Charles Akar, Benoist-Lévy, Paul Vidal, d'Estournelles de Constant, Gustave Rivet, Rehrbach, Beau.

Au dessert, M. Dalmier prononça une courte et patriotique allocution. Prêlent ensuite la parole : MM. Tilton, Gustave Rivet, Benoist-Lévy, M. Léoncavallo, en l'honneur duquel eut lieu cette réunion des plus intimes, répondit, non sans émotion.

Festival Xavier Leroux à Bordeaux. — M. Lucien Pezzani, directeur artistique du Grand Théâtre de la Nature du Sud-Ouest, organise pour demain dimanche un grand festival au cours duquel seront données plusieurs œuvres de M. Xavier Leroux, entre autres les suites complètes d'orchestre sur *les Perses*, le *Credo de la France* et la représentation intégrale du *Chemin de l'Albany*, avec Mme Marie Delna, MM. Magnenat, Vieuille, Huberty, Louis Marie, Mmes Rezia Labarthe, MM. Dumontier et Bellet, de l'Opéra-Comique. M. Xavier Leroux dirigera l'orchestre.

SAMEDI 31 JUILLET

Comédie-Française (Tél. Gut. 02-22). — A 20 h., *le Passant*, la Nuit d'octobre, la Princesse Georges.

Opéra-Comique (Tél. Gut. 05-76). — Relâche.

Opéra-Comique (Tél. Gut. 05-76). — Relâche.

Comédie-Royale. — A 20 h. 45, *Dans le village de...* pièce de J. Linares, Mercredi, jeudi et dimanche, matinée à 14 h. 15.

Gaité-Lyrique. — A 20 h. 30, *l'Enfant du Miracle*.

Grand-Guignol. — A 20 h. 45, *le Cœur sur la main*, les Morts étranges d'Albany, Son pied quelque part, le Pharmacien.

Marigny. — Tous les soirs, *Ca va ! ça va !* spirituelle revue, fait le maximum ; gros succès.

Palais-Royal. — A 20 h. 30, 1915, revue de Rip.

Renaissance. — A 20 h. 30, *Monsieur Chassé*.

Théâtre Antoine (Tél. Nord 36-32). — Jeudi et dimanche (mat. et soir.), samedi (soir.), la *Polka de madame Vanderbeek*.

Vaudeville. — A 20 h. 30, *Un Dicoire*.

Cinéma des Nouveautés Aubert-Palace (24, Bd des Italiens). — De 2 à 11 heures, Nos soldats sur l'Yser, Devant Metz, etc.

Tivoli-Cinéma. — De 2 h. 1/2 à 8 h. 1/2, vues prises sur le front.

La Bourse de Paris

DU 30 JUILLET 1915

Le marché est toujours aussi calme, mais c'est la fermeté qui, aujourd'hui, domine, notamment au parquet où le Rio et certains titres de nos grands Chemins regagnent même quelques fractions. En banque, par contre, il convient de signaler la moins bonne tenue des industrielles russes.

Notre 3 0/0 perpétuel vaut 69, le 3 1/2 0/0 amortissable 61,60. Parmi les fonds étrangers, l'Extérieure passe de 84,85 à 85. Les Russes ne se modifient pas de façon bien appréciable.

Les établissements de crédit font bonne contenance, la Banque de France à 4.475, le Crédit Lyonnais à 1.008, la Banque de Paris à 860.

Dans le groupe des grands Chemins français, le Nord s'améliore à 1.225, le P.-L.-M. à 1.035, l'Orléans se maintient à 1.090, l'Est à 755, l'Ouest à 725.

Par ailleurs, le Rio se raffermi à 1.513 ; le Suez, au contraire, est plus lourd à 3.980. En banque, la Toula est ramenée à 1.027, la Maltzof à 395.

De Beers 271.

"Academia"

Les résultats. — Après que Mlle Johanne et Mlle Guérin eurent donné leur cours de culture physique à des adhérentes et à des gargonnettes, Mlle Plain dirigea la partie sportive de la réunion dont voici les résultats :

Course de 60 mètres, adhérentes. Finale : 1. Mlle Marguerite Guérin (10 m.), 2. Mlle Madeleine Mouquin (7 m. 50), 3. Mlle Marthe Cestier (scratch). Arrivée dans un mouchoir.

Course de 60 mètres, gargonnettes. Finale : 1. Pierre Carillon, 2. Pierre Wild. Gagné de peu.

Après les courses, on s'est entraîné au boomerang-ball, jeu inventé par M. Renoit.

Le critérium. — L'épreuve de natation du critérium d'athlétisme s'est disputée hier, aux bords de l'île des Cygnes, au milieu d'une grande affluence. Au signal donné par Mme Bogaerts, membre du conseil d'Academia, les cinq concurrentes plongèrent dans le grand bain ; Mlle Olivier ne tarda pas à se détacher et, d'une nage très rapide, contraignit les 40 mètres en 39 sec. 3/5, battant de 2 mètres Mlle Suz. Liébrard. Voici, d'ailleurs, le classement : 1. Mlle Olivier, 2. Mlle Suz. Liébrard, 3. Mlle Mouquin, 4. Mlle Hallot, 5. Mlle Pélassier. Classement à ce jour du critérium : Mlle Suz. Liébrard, 5 points ; Mlle Hallot, 7 points ; Mlle Mouquin et Olivier, 11 points, Mlle Pélassier, 13 points. Mlle J. Liébrard et Lemaire n'ayant pas participé à la natation, ne sont pas classées dans ce critérium. Dimanche prochain se disputeront les deux dernières épreuves du critérium : le lancer de la balle des deux mains et le grimper à la perche.

Réunions d'aujourd'hui. — 9 à 12, 14 à 19 heures, L'AWN-TENNIS, 61, boul. Victor-Hugo, à Neuilly : continuation du championnat. — 14 heures, INSTITUT MEDICAL DES AGENTS PHYSIQUES DU D^r ALLARD, 23, rue Blanche. Professeur : M. Brancaccio.

Communiqués

La guerre par le livre et l'image. — Une exposition de livres, dessins, estampes, affiches, journaux spéciaux, tracts, plaquettes, etc., inspirés par la guerre actuelle et s'y rapportant directement, a été organisée au Cercle de la Librairie, boulevard Saint-Germain, 117, sous le patronage du ministre de la Guerre. Cette exposition sera inaugurée aujourd'hui, à 3 heures de l'après-midi.

Dans la section des livres publiés depuis le mois d'août 1915 figurent de nombreux ouvrages, dont la plupart ont une importance documentaire considérable.

DANS LA MARINE

Médaille des épidémies. — Il est accordé une médaille d'honneur des épidémies en argent à Mme E. Barille, de l'hôpital maritime de Brest : une médaille d'honneur des épidémies en bronze à Mmes Arnault de La Néardière, Marquise de Villemagne, Olivier, du même hôpital ; au quartier-maître infirmier Raoult, en service à l'hôpital maritime de Cherbourg.

CARNET DE LA SOLIDARITÉ

Nous avons reçu 1 franc de Mme Lasserey, rue de la Voûte, pour la Mission sanitaire en Serbie.



POUR NOS SOLDATS

SUPRALIMENT POULAIN

Aliment suprême à la Kola, Coca, Maté, etc.

4 tablettes équivalent à un repas.

Boîte de 24 tablettes : 2.75, franco sur le front.

NOTICE ET RENSEIGNEMENTS GRATUITS.

Scr. Laboratoires POULAIN, à Enghien (S.-O.).

Dépôt pour Paris : 49, Rue de Maubeuge.

Demander à nos Dépositaires ou dans nos Bureaux

NOTRE COUVERTURE TRICOLEURE

pour conserver notre feuillet illustré

LES NAUFRAGÉS DE LA "DORA"

dont nous terminons aujourd'hui la publication.

Chez nos dépositaires ou dans nos bureaux : 0 fr. 10 ;

par poste : 0 fr. 15

CHEMIN DE FER DE L'EST

Reprise de la délivrance des billets de famille (vacances). — A l'occasion de la saison thermale et des vacances, la délivrance des billets d'aller et retour de famille dits « de vacances » est reprise depuis le 1^{er} juillet :

A) Dans les relations entre elles des gares du réseau de l'Est qui sont desservies par des trains de voyageurs (tarif spécial G. V. n° 6) ;

B) Dans les relations entre ces mêmes gares, d'une part, et les gares des réseaux de l'Etat, du Midi, de l'Orléans, de l'Ouest et de P.-L.-M., d'autre part (tarif commun G. V. n° 100).

Ces billets comportent pour les membres d'une même famille, en sus des deux premiers, des réductions de 50 0/0 pour la troisième personne, 75 0/0 pour la quatrième et les suivantes.

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie, 19, rue Cadet, Paris. — Volmard.

NOS ÉCHOS ILLUSTRÉS



LA CUISINE VA AUX TRANCHEES

La soupe est prête et apportée dans la grande marmite à ceux qui l'attendent. Elle sera, comme à l'ordinaire, bien accueillie et on y fera fête aux morceaux de viande frigorifiée qui y baignent dans le bouillon.



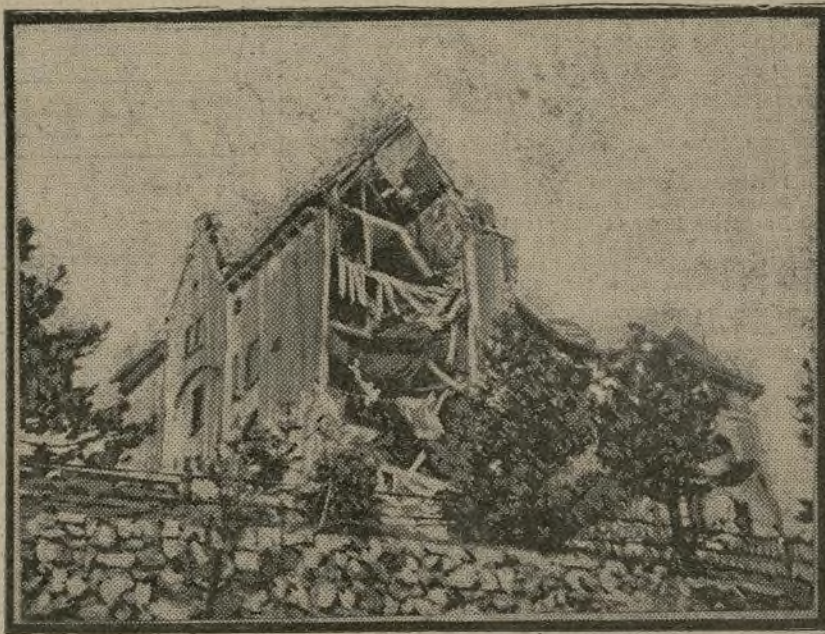
APRES LA DISTRIBUTION

La soupe est mangée par les poilus, et les servants de cuisine remportent le matériel à l'arrière. Ils en profitent pour faire, en route, des fagots qui serviront à alimenter le feu du soir.



LA TOMBE DE M^{me} DEPAGE

M^{me} Depage, femme d'un éminent chirurgien belge, est une victime du « Lusitania ». Son mari, qui dirige un service d'hôpital sur le front, a voulu que le corps retrouvé fût inhumé dans les dunes du pays natal. Le tombeau est gardé par un soldat.



L'HOTEL PREFERE DE GUILLAUME

Lorsque l'empereur allemand vint, en 1910, visiter la vallée de Munster et Colmar, il descendit, au cours de son excursion, dans cet hôtel, au col de la Schlucht. L'artillerie française vient de mettre dans cet état la résidence de l'impérial touriste.



LE BASSET BOCHE ET LA MOUCHE FRANÇAISE

Août 1914.

Ayuntamiento de Madrid

Août 1915.

(Brod.)